

NOS IMMORTELS

*Tous droits réservés, Canada 1981*

**Nº**

**62**

GERMAIN BEAULIEU

---

NOS  
IMMORTELS

*Sic transit...*

(CARICATURES DE BOURGEOIS)



ÉDITIONS ALBERT LÉVESQUE  
LIBRAIRIE D'ACTION CANADIENNE-FRANÇAISE  
MONTRÉAL 1931

*PREFACE*

*Honni soit qui mal y pense!*

*L'auteur.*

*Québec, 1931.*

**JEAN CHARBONNEAU**



## JEAN CHARBONNEAU

N'ayant jamais, je vous l'assure,  
Connu des autres les tracas,  
Bien nourri, bien vêtu, bien gras,  
Il larmoya donc les « Blessures. »

Il est naturel que je commence par Jean Charbonneau cette étude sur quelques-uns des membres les plus actifs de l'École Littéraire de Montréal. Pendant de nombreuses années, mystiquement, il l'a couvée cette École; il l'a portée dans son cerveau avec une sollicitude qui n'eut d'égale que son désir de voir un jour éclore son oeuvre aussi forte et aussi vigoureuse que le fut Paul Morin sortant, tout fraîchement léché, de la cuisse de Jupiter.

On ne peut arriver à la parfaite compréhension des oeuvres d'un auteur qu'après l'avoir connu dans sa vie intime, et l'avoir

---

vu presque continuellement sous son vrai jour. Il est donc important d'esquisser la vie du poète des « Blessures » et de « L'âge du Sang ».

Jean Charbonneau est né à Montréal le 13 décembre 1875, un vendredi. Si l'année avait eu treize mois, il aurait certainement retardé sa venue afin de bien faire constater que sa vie, devant subir toutes les vicissitudes, il devait passer par tous les treizes et tous les vendredis. A l'âge de treize mois, il perçait, dans des souffrances atroces, sa treizième dent de lait, et à l'âge de treize ans, il continuait sa souffrance dentaire avec l'apparition de sa première dent de sagesse. Mais il ne s'arrêta pas là. Cette même année, il entra au collège Ste-Marie et il y commençait des études qui devaient le conduire, dans la voie des désenchantements, jusqu'à celle des « Influences françaises au Canada ». A dix-sept ans, il perdait sa première maîtresse. Cette trahison l'entraîna fatalement dans les sphères du pessimisme à outrance dont il ne sortira véritablement

---

que le jour où il entrera dans le calme du cimetière de la Côte-des-Neiges.

Il avait le malheur de faire sa première conférence sur Bossuet à l'âge de 19 ans, et d'être admis au Barreau à l'âge de 24 ans. D'un tempérament sombre et taciturne, à cet âge où les autres fument, en cachette, leur première cigarette ou culottent leur première pipe, il adorait la solitude, et les passants attardés pouvaient le voir, presque tous les soirs, à plat-ventre sur une pelouse du Square St-Louis, absorbé dans la lecture, au clair de lune, ou à la clarté vacillante d'un réverbère, absorbé, dis-je, dans la lecture du « Vase Brisé » ou du « Sonnet d'Arvers ».

Orphelin de père et de mère, sans ressources, sans soutien, trop fier pour demander l'aide d'un ami ou l'assistance du refuge Meurling, — qui, d'ailleurs, n'existait pas à cette époque, — il partageait avec Paul de Martigny les rêves brillants qui enflent les voiles de l'idéal, mais creusent des rides sur les fronts.

---

Au physique, ni beau ni laid. Au moral, idem. Ce qui fait qu'il fut toujours recherché par les femmes, mais immédiatement abandonné d'elles. On verra que cela eut sur sa vie une influence extraordinaire. Influence qui, naturellement, devait déteindre sur toute son oeuvre littéraire. Il n'est donc pas étonnant que l'on trouve partout dans cette oeuvre des cris de désespoir, des soupirs de découragement, des mots d'amertume, des paroles de rancœur, des désirs de vengeance et des accents de haine allant parfois, le croirait-on? jusqu'à la férocité. C'est ainsi qu'il écrira dans les « Blessures » :

La vie est un marteau qui martelle ma tempe;  
De ses coups répétés elle nargue mes jours,  
Qu'importe! j'en verrai bientôt tarir le cours;  
Je fermerai mon cœur et j'éteindrai ma lampe.

Il dira, dans « L'âge du Sang » :

Mon cœur est un vase brisé,  
Mon âme est une plante morte,  
Et mon esprit désabusé  
Vole au gré du vent qui l'emporte.

---

Et dans les « Prédestinées » :

Je suis cet indigent honteux et mal vêtu  
Qui tend de porte en porte une main haletante.  
O le noir désespoir d'une trop vaine attente.  
Mais pour rester muet et fier, je me suis tu.

Les vers qui suivent, qui forment le dernier quatrain de son célèbre poème « Box Funebrix » : la plus belle ~~belle~~ pièce sans contredit de « L'Ombre dans le Miroir », donnent une idée frappante de la manière d'écrire de ce poète de la souffrance et de la douleur :

Mon coeur a trop aimé, mon âme a trop souffert,  
L'un s'est brisé trop tôt, l'autre s'est épuisée.  
Que ne suis-je, mon Dieu, le chardon du pré vert  
Qui ne souffre jamais, n'ayant pas de pensée!...

Et les femmes! Ah! les femmes, l'ont-elles assez torturé ce coeur doué d'une sensibilité malade. On sent chez-lui ce besoin d'affection, caractéristique de tous ces malheureux qui n'eurent ni enfance ni foyer. Oui! si les femmes l'avaient compris! Que de trésors cachés elles eussent découverts en lui. Mais les femmes ne l'ont

pas compris. C'est pourquoi il débute son recueil de « La Flamme Ardente », dédié aux courtisanes vertueuses, par ce quatrain d'une féroce simplicité :

Ton rôle est de meurtrir les âmes,  
Trahir le cœur qui s'est donné.  
Tu m'as fait souffrir en damné...  
Je vous maudis toutes, ô femmes.

Et c'est pourquoi aussi nous le voyons terminer ainsi ce même recueil des « Flammes Ardentes » :

Va, fille d'Eve, créature  
Indigne d'un amour si grand.  
Tu seras un jour la pâture  
Du vautour et du cormoran.

Charbonneau, je ne crains pas de l'affirmer, est le plus lyrique de nos poètes lyreux. Sa psychologie est d'une intensité qui n'a d'égale que sa facilité à couler le vers toujours dans le même moule. Il a le souci de l'art, mais avant tout le respect des règles, quelles qu'elles soient; conséquemment, son vers est classique; classique à la façon de Beaudelaire, et à la façon surtout de Lecon-

---

te de Lisle. Les quelques vers cités plus haut le démontrent amplement.

Parmi cette nombreuse pléiade de jeunes à qui le *Monde Illustré* avait ouvert ses colonnes—ce qui déclancha peut-être le réveil littéraire qui marqua, à Montréal, d'une façon si remarquable, les dernières quinze années du siècle de William Chapman, — Jean Charbonneau fut l'un des premiers à s'écarter brusquement de la voie large et facile battue par nos pionniers de la poésie. Ce n'est pourtant pas un frondeur. Chose bizarre, il arrive, en littérature comme ailleurs, que ce sont parfois les âmes les plus pacifiques et les esprits les plus tempérés qui ont de ces soubresauts seyant mal apparemment à leur nature. Jean Charbonneau s'écarta donc de la route de ses devanciers pour s'en tracer une à lui. Le malheur est qu'il a été seul à s'y aventurer, et qu'il l'a faite si étroite, si presque imperceptible, que personne d'autre n'a voulu l'y suivre, peut-être parce que personne ne l'a trouvée

---

---

assez large, et, qui sait, peut-être aussi parce que personne ne l'a pu voir.

Jean Charbonneau est un travailleur infatigable. S'il s'est tracé une route étroite et peu visible, du moins, il s'en est fait une longue, très longue, si longue, qu'elle semble interminable. Outre les nombreux recueils de vers publiés jusqu'ici, il en a sur le métier un plus grand nombre encore qui devront paraître d'année en année sous des titres divers : « Les Meurtrissures », « Les Déchirures », « Les Brûlures », « Les Gerçures », « Les Eraflures », « Les Coupures », « Les Engelures », et « Les Egratignures » ; et je ne doute nullement que ces volumes auront le même succès que ceux qui les ont précédés.

Je suis informé que les vers ci-dessous constitueront la pièce liminaire de l'un de ses recueils en préparation, tout probablement de celui devant porter le titre de « Sublimes Piqûres ».

---

Un nuage assombri passe au-dessus des dômes.  
Qui nous emporte ainsi vers des rêves sans fin?  
Et comme des troupeaux errants s'en vont les hommes!  
O rage de savoir! O soif qui ronge! O faim!

Rien n'apaisera jamais notre faim carnassière!  
Comme de blancs flocons qu'emporteront les vents  
Qui dispersent au loin la fragile chimère,  
Nous irons, tour à tour, inlassables enfants!

Amour, j'ai fui d'abord ton charme et ton ivresse!  
Alors vierge sereine et réelle beauté,  
En présageant l'hiver cruel qui nous oppresse,  
Je mourrai près de toi, plein de sérénité.

Lorsque le bûcheron, d'un coup, abat le hêtre,  
Alors que la nature apparaît à nos yeux,  
L'âme de toute chose en l'Ame de tout être  
Impose son prestige innombrable en tous lieux!

Aime-la cette fleur timide et sans envie!  
Tant que tu n'auras pas compris, amant d'un jour,  
Les forêts, les vieux monts, les champs de la patrie,  
Les heures sur ton front s'inscrivent tour à tour!

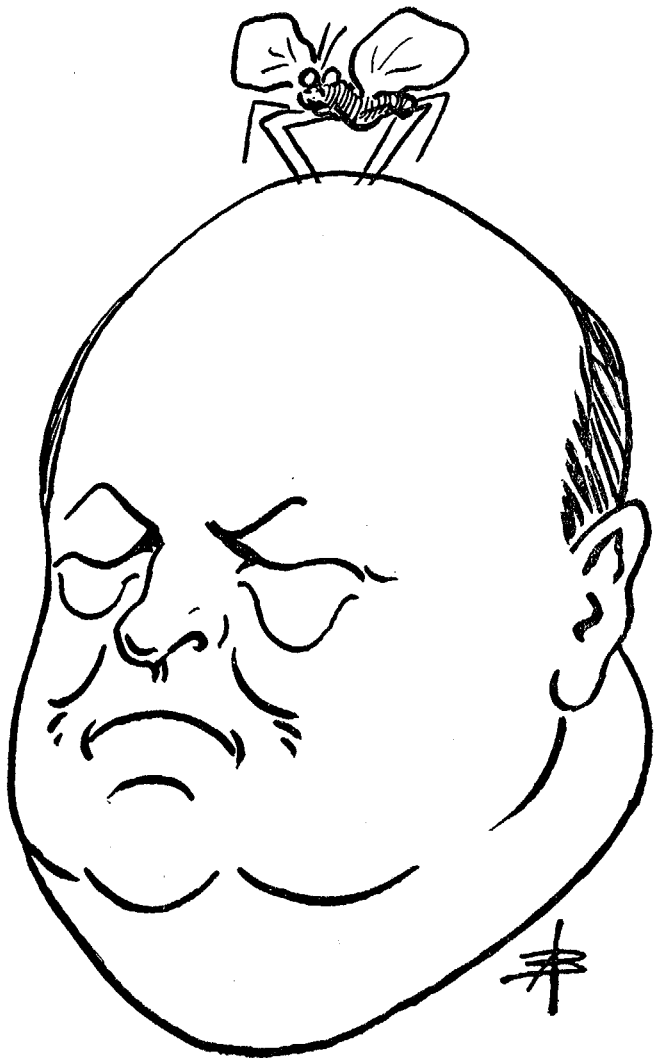
Spectre vivant qui crut parler comme un prodige.  
Je ne mordis jamais au vain enchantement!  
Et dans mon coeur vide d'amour, mon sang se fige:  
Car, moi, j'aurai souffert indubitablement!

**Bibliographie:** — Contribution aux Soirées du Château de Ramezay, 1900. — Les Blessures, poésies, 1922. — L'Age du Sang, 1921. — Les Prédestinées, 1923. — L'Ombre dans le Miroir, 1925. — Les Influences françaises au Canada, proses, 3 volumes, 1913. — La Flamme ardente, 1928.

**En préparation:** — La Coupe enchantée, poèmes. — Les Enracinés, poèmes. — En marge des Souvenirs, prose.

---

**W.-A. BAKER**



## W.-A. BAKER

Un double individu mijote  
En ce disciple de Lachaud:  
Par le ventre, c'est bien Sancho,  
Par le crâne, c'est don Quichotte.

Baker<sup>(1)</sup> naquit à Beauharnois vers l'an 1872. Il fut attiré tout jeune vers la splendeur de la philosophie, et ce qui déclancha sa vocation, c'est justement les ouvrages de l'abbé Baillargé qu'il avait reçus comme prix de mémoire à l'école élémentaire de son village natal. On ignore presque tout des premières années de sa vie; il n'en a jamais parlé lui-même, et à part son extrait de naissance que j'ai sous les yeux et son certificat de première communion, il ne m'a pas été possible de mettre la main sur aucun docu-

---

(1) Prononcez: Békr.

---

ment le concernant. Comme Gonzalve Desaulniers, Jean Charbonneau et Lionel Léveillé, il fut, par un mauvais destin, poussé dans l'ancre de Thémis, et peu s'en fallut qu'il y perdît ce goût de ses études philosophiques qui devaient plus tard le placer à côté des Bergson, des Gœthe et des Papou-sart.

Une circonstance plutôt étrange le ramena, vers 1900, aux vérités philosophiques qu'il avait trop négligées après son admission au Barreau. Ce fut la virulente polémique que l'on se rappelle entre feu l'abbé Coucignol, de Ste-Emélie de l'Energie, et le professeur Tétaboul, de St-Agapit du Déraciné, sur le sens véritable que l'on doit donner au mot « donc » dans les syllogismes de la septième catégorie.

Comme cette polémique menaçait de s'éterniser, Baker résuma magistralement les 437 lettres ouvertes de l'abbé Coucignol et les 369 réponses du professeur Tétaboul, et il démontra, avec une aisance fulgurante, que si le mot « donc » a une certaine utilité

---

dans les syllogismes des six premières catégories, il ne saurait en avoir aucune dans ceux de la septième. Réconciliés, les deux polémistes supplièrent Baker de fonder la Société des Sciences Philosophiques de la Province de Québec. Baker accepta. Ce fut le début d'une série d'études dont les ~~principes~~<sup>principales</sup> sont : « De l'abracadabrant dans les théories impulsives de Gœthe », « Du subconscient interménigital chez les nègres du Dahomey », « De la phase parasitaire plagiatique de la pensée chez les biologistes anglais », etc., etc. C'est dans la première de ces études qu'il sembla trouver la formule pouvant servir à démontrer que, si les philosophes contemporains de Gœthe ont clairement compris toute la portée de ce maître incontestable de la pensée allemande, Gœthe, en réalité, ne s'est jamais compris lui-même. Voici, d'ailleurs, comment Baker conclut son étude :

« La vertigineuse rapidité de déplacement de ses molécules anesthésiques cérébro-spinales l'emportant parfois à des élu-

---

cubrations de trajectoires d'une volonté trop spontanée dans son geste dubitatif pour avoir la souplesse intérieure et la concentration de la pensée spinosienne, Goethe, bien qu'électrique à la manière d'Aristote par la forme et la gestation infrapériphérique de sa pensée irrationnelle, est cependant sub-cartésien par le dévergondage desintégréal des facultés supra-fécondantes de sa méthode intuitive appliquée à sa modalité intensive et hétérogène d'action sub-directrice de ses spinules concrétisées. »

Goethe, James et, plus tard, Bergson semblent avoir été les philosophes qui ont le plus influé sur la pensée de Baker ; non pas que Baker ait adopté à la légère leurs opinions et leurs théories, — car souvent il démontra leurs erreurs parfois grossières et leur manque de logique naturelle, — mais à la manière de ces philosophes il s'éleva dans une telle quintessence de pensées diffuses que, planant trop haut pour le vulgaire, il fut accusé parfois de manquer de clarté et de précision.

---

En ces derniers temps, fasciné par les théories d'Einstein sur la relativité, Baker se mit à analyser l'oeuvre de ce mathématicien philosophe, plutôt que philosophe mathématicien, et il en arriva à la conclusion « que la loi des relativités, plus simple en réalité qu'elle ne l'est en apparence, est à la base de toutes les énergies inframoléculaire. » D'après Baker, l'ion est une radiation d'énergie électronique, et c'est appuyé sur cet axiome qu'il écrivit sa magistrale étude : « De la relativité entre la propulsion de pensée chimico-cérébrale et la rapidité de croissance unguinale chez les personnes des deux sexes. » Dans cette étude, Baker débute ainsi :

« Bien que, par son tempérament anaphatique et par sa complexion sub-ermaphroditulaire, la femme, femelle de l'homme au point de vue physiologique, ne se puisse comparer à ce dernier pour l'activité de leurs divers rhizômes cérébraux, mon intention est de démontrer, dans cette étude, que l'un et l'autre, relativement, ont

---

une identité parfaite si l'on compare chez l'un et l'autre la vitesse de déplacement ionaire des molécules de la substance grise cérébrale à la croissance électronique des molécules de la substance subtransparente unguinoïde, c'est-à-dire les ongles. »

Cette étude nécessitait évidemment une série de calculs intégraux, infra-intégraux et supra-intégraux, qui font que je n'entreprendrai pas d'essayer à les présenter à mes lecteurs. J'ajouterai que, soumis à Einstein, ces calculs l'ont tellement stupéfié, qu'il a résolu de reviser ceux sur lesquels il a appuyé toute sa théorie de la relativité.

Je voudrais aussi dire un mot de Baker comme poète. Nécessairement, sa poésie se ressent de sa philosophie : elle en a toute la profondeur, toute l'universalité, toute la véhémence ; mais il lui arrive aussi quelquefois d'être un peu nébuleuse, comme dans ces vers que je cite au hasard :

O Nature ! la blancheur de tes blancs matins,  
Lorsque l'Astre du Jour est encor dans le gouffre  
Alors que les ombres scrutent les noirs sapins,  
Fait que je me suis épris d'elle et que je souffre.

Oh! la souffrance aiguë au fond d'un coeur meurtri!  
Je me pâme pourtant devant tes crépuscules,  
Mais elle m'enserme encor dans ses tentacules  
Cette femme divine dont je suis épris.

Le tragique hibou hullule dans la nuit:  
Mais quand l'astre apparaît, il cesse son chant morne.  
Hélas! pourquoi faut-il qu'ils soient toujours sans borne  
Mon insondable amour et mon profond ennui?

Laisse ta barque errer au gré des gris nuages  
Poète dont le coeur est fermé comme un roc.  
Ne crains pas des grands vents le tumultueux choc:  
Qu'importe si ta nef sombre, au moins, toi, surnage.

Cette pièce est tirée de ses premières poésies que l'auteur a intitulées: « Les dix queues d'airain ». Ce n'est peut-être pas une de ses meilleures, mais c'est certainement celle qui peint le mieux Baker, et qui montre le mieux sa manière d'écrire et de penser.

Il est malheureux qu'il n'ait pas été mieux compris de ses compatriotes. Les railleries dont il a été quelquefois l'objet par le *vul-gum pécus* qui se meut d'un bout à l'autre de la rue Saint-Jacques ont rempli de pessimisme son coeur, et d'amertume son âme.

Trop souvent il fut tenté de faire comme Achille et de rentrer sous sa tente: Heu-

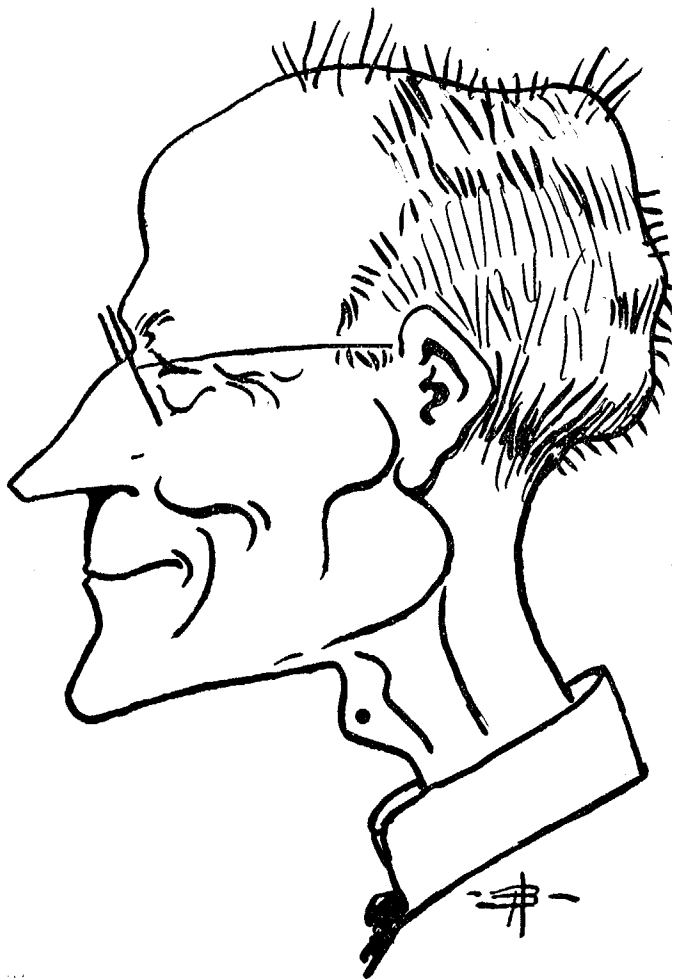
reusement que sa passion du beau et du vrai l'en ont fait sortir de temps à autre.

**Bibliographie:** — Proses et Pensées, 1910 — Place à l'Amour, 1910, comédie — Une partie de 500, 1913, comédie. — Réveries, 1914, poésies. — Nouvelles Réveries, 1915, poésies — Les Disques d'Airain, 1918, poésies. — Les Aubes sur les Cimes, 1924, poésies.

Contribution aux Soirées de l'Ecole Littéraire, 1925; — Poèmes des Montagnes, 1931.

---

**GERMAIN BEAULIEU**



## GERMAIN BEAULIEU<sup>(1)</sup>

C'est une face à la Voltaire  
Sous un crâne bien épilé;  
Il se tait quand il faut parler  
Et parle quand il faut se taire.

Dans son opinion, Germain Beaulieu est certainement le plus grand littérateur et le plus grand savant que le Canada français ait produit jusqu'à ce jour. Cette opinion est généralement partagée par presque tous ceux qui n'ont jamais entendu parler de lui. Il faut admettre que sa vie est pleine d'événements de toutes sortes, les uns cocasses, les autres plus cocasses encore. D'après ses

---

(1) Ces pages avaient été écrites pour être lues sous un nom de plume, à une séance de l'Ecole Littéraire de Montréal. Afin d'éloigner les soupçons, j'avais fait ma propre caricature. Je me rends au désir de mes collègues en la publiant avec les leurs.

---

meilleures biographes, il serait né vers 1870, « à \$2.75 en bas de Rimouski », selon sa propre expression; aurait pris conscience de lui-même à Lévis, vers l'âge de dix mois; aurait fait sa première communion au Sault-au-Récollet; aurait eu sa confirmation au Pénitencier de St-Vincent de Paul; aurait fait une partie de ses études à l'École Normale et l'autre on ne sait où; aurait fait . . . mais s'il fallait énumérer tout ce qu'il a fait, et surtout tout ce qu'il n'a pas fait, je n'en finirais plus avec lui. Passons donc.

Beaulieu commença très tôt ses études littéraires, et encore plus tôt ses études scientifiques: Vers l'âge de cinq ans, il racontait, dit-on, en un style puissamment imagé, les combats de fourmis auxquels il avait assisté, comme spectateur bien entendu, et à l'âge de dix-huit ans, il versait quotidiennement dans les journaux et les revues de l'époque des écrits en prose et en vers qui étaient généralement remarqués par leur incohérence, leur ineptie et la banalité du sujet.

---

C'est probablement à cause de cette merveilleuse fécondité qu'il fut élu président-fondateur de l'École Littéraire de Montréal. C'est à dater de ce moment que commença à se manifester en lui cet esprit voltairien qui ne l'a jamais quitté par la suite. Frondeur, hâbleur, démagogue, il avait, et il a toujours eu, tout ce qu'il faut pour attirer l'attention des sots, et comme les sots seront toujours légion, Beaulieu fut placé sur un piédestal que la critique ne s'est même jamais donné la peine de renverser.

Je ne parlerai pas de Beaulieu comme savant : Sa manière est bien simple. Ce fut celle de Provancher, de Crevier, du P. Carrier, de Mgr Laflamme ; c'est celle de l'abbé Huard, de l'abbé X. et de l'abbé N. et de tant d'autres que la prudence ne me permet pas de nommer, — manière qui consiste à s'armer d'une immense paire de ciseaux en face de nombreux bouquins.

Mais, je parlerai de lui comme littérateur. En prose, il s'essaya dans tous les genres : le roman, le théâtre, la nouvelle, la phi-

---

losophie — un peu à la manière de Baker, — et en vers il ne s'attaqua heureusement qu'à la poésie légère, ayant eu encore assez de bon sens pour détruire un poème épique « Kondiaronk » et trois ou quatre tragédies.

La poésie de Beaulieu est sèche comme son esprit et scientifique comme son cerveau. C'est tout dire. Il serait donc absolument inutile de continuer cette étude critique sur un auteur qui, d'ailleurs, à l'exemple de Desaulniers et de Lapointe, n'a rien publié, si ce n'est un certain nombre de pièces éparpillées pêle-mêle dans des journaux et des revues qui, pour la plupart, en sont morts d'indigestion.

Cette pièce que je cite, tirée de ses « Libellules » en perpétuelle préparation, comme le volume de Desaulniers, montre suffisamment la manière d'écrire de l'auteur :

#### LA BÊTE A PATATE

Elle se montre dans nos champs,  
Nos grands champs de pommes de terre;  
Il est extrêmement méchant  
Ce modeste coléoptère.

C'est un insecte renommé  
Par la vigueur de sa femelle;  
C'est pour cela qu'on l'a nommé,  
Savamment, une chrysomèle.

Un insecte est fort différent  
D'un reptile ou d'un mammifère.  
Il s'en rencontre, c'est apparent,  
Un peu partout sur notre sphère.

Ne le comparez pas avec  
L'oiseau, qui, lui, n'a que deux pattes;  
Tous les deux, sans doute, ont un bec,  
Mais l'insecte n'a pas de rate.

L'insecte, par un grand savant,  
Fut rangé parmi les satrapes:  
Il avait remarqué souvent  
Que la puce, après tout, s'attrape.

Un autre, avec raison, en fait  
De vrais disciples d'Epictète:  
« Parce que, dit-il, en effet,  
Les poux sont bien des pique-tête. » (1)

Les maringouins, d'après Buffon,  
Sont les disciples d'Epicure;  
Puisque ce sont eux qui nous font;  
Quand on veut dormir, des piqûres.(2)

Mais l'homme et l'insecte, c'est clair,  
Sont différents, a dit Lepantre:  
En effet, l'un aspire l'air  
Par la bouche, et l'autre, le ventre.

L'insecte est plus intelligent  
Que l'homme, cet être farouche,  
Puisque l'on dit assez souvent  
Qu'il est aussi fin qu'une mouche.

---

(1) Je donne à Louis XV la paternité de cette affreux calembour.

(2) Et à Choiseul la paternité de celle-ci.

Donc, notre chrysomèle, c'est  
Un petit animal qui rôde,  
Sans ne jamais trop se presser,  
Dans son infernale maraude.

Sur tous les plants, jeunes ou vieux,  
De nos champs de pommes de terre,  
Qu'il rongent, ces pernicioeux  
Et rapaces coléoptères!

Puissent-ils recevoir le prix  
De leurs forfaits conçus dans l'ombre,  
Et puis le Vert de Paris,  
Chaque jour, décimer leur nombre.

Le seul mérite de Beaulieu, ce qui lui fera pardonner bien des choses, c'est qu'il aura quelquefois porté son audace à entreprendre des batailles que d'autres mieux doués, sans doute, n'ont pas eu le courage de livrer. Il s'en est tiré tant bien que mal, mais non sans de rudes horions. Gustave Comte lui devra peut-être un jour d'en dire plus long sur ce sujet, s'il a toutefois l'énergie pour le faire.

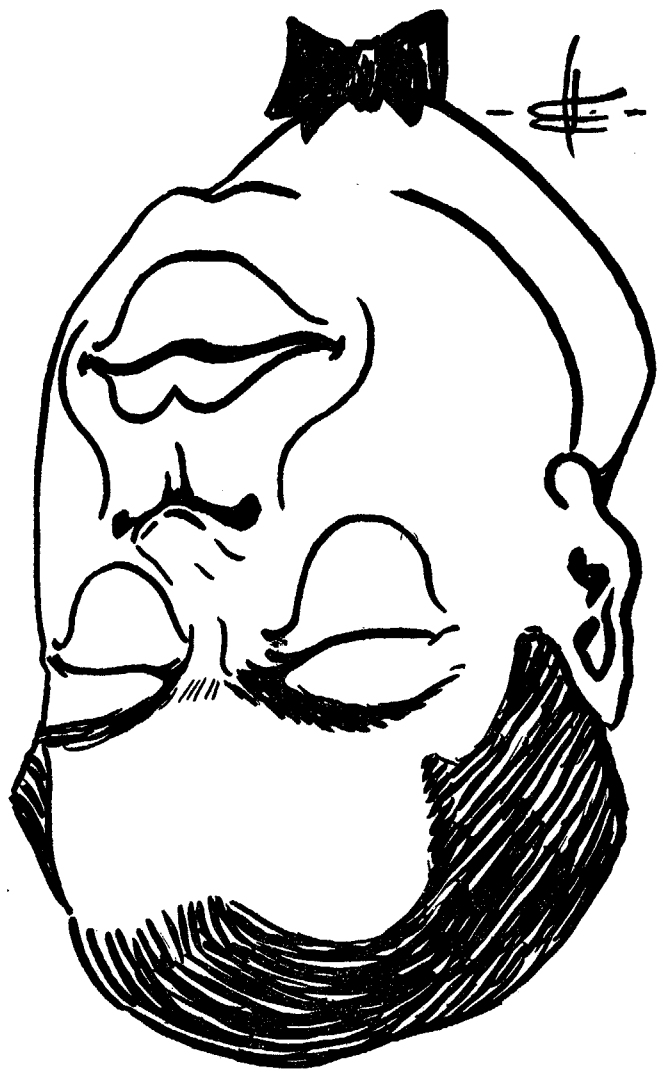
Si l'on publie jamais les oeuvres posthumes de cet écrivain, elles pourront remplir toute une bibliothèque, mais un ami de Beaulieu m'a affirmé que rien ne sera publié pour la raison qu'il en a détruit déjà

---

une grande partie, et qu'il se propose de détruire le reste un jour. Ce n'est pas moi qui l'en blâmerai . . .

---

**ALBERT BOISJOLY**



## ALBERT BOISJOLY

Ame vaporeuse, et légère  
Comme un soupir de nouveau-né,  
Il nourrit ce rêve obstiné  
D'être Villon ou Baudelaire.

Boisjoly est le benjamin de l'École Littéraire; ce qui reviendrait à dire qu'il devrait avoir du dernier-né de Jacob le physique agréable et la délicieuse rêverie. Personnellement, je ne le connais pas, et les abbés Elie Auclair, Emile Chartier et Lionel Groulx, à qui j'ai demandé, en même temps que sur Albert Laberge, des renseignements sur ce dernier-né de l'École Littéraire, m'ont semblé ignorer même jusqu'à son nom. Je ne peux donc juger de ce poète que par les quelque neuf pièces qui figurent aux « Soirées de l'École Littéraire », et par quelques

---

autres qu'un de ses intimes a eu l'obligeance de me faire connaître, le manuscrit lui en ayant été prêté par l'auteur.

Cela me suffit cependant pour trouver en Boisjoly, sous l'apparence d'un j'menfou-tisme quelque peu exagéré, une âme évidemment très sensible, et un esprit délicat et subtil. Ce serait faire du verbiage à la Camille Roy que de dire que l'auteur, « qui manque de l'expérience qui ne s'acquiert qu'avec l'âge, la méditation et la lecture, a laissé passer dans ses vers, assez fortement chevillés, des lieux communs que ne répudieraient certainement pas les plus littéraires de nos collégiens, et qu'il ne se gêne pas plus que Doucet de traîner à sa suite des vers à la Villon, d'ailleurs de fort mauvais goût, dans lesquels entrent des expressions qui, d'ordinaire, frayent peu avec la poésie. » Mais c'est l'abbé Camille Roy qui parlerait ainsi; quant à moi, je m'en défends bien, et, je ne sais pourquoi, je trouve dans Boisjoly, malgré son inexpérience, quelque chose qui me plaît, qui me plaît beaucoup.

---

C'est indéfinissable, et Baker dirait « qu'un ruissellement d'effluves cérébrales effectuées mutuellement des trajectoires évidemment incirconspectes entre la matière grise encéphalique de Boisjoly et la mienne. »

Avec cela il semblerait découler de la lecture de ces quelques pièces que Boisjoly est un modeste, qu'il n'a pas de lui une opinion exagérée, et qu'il s'aime suffisamment pour reconnaître ses faiblesses aussi bien que ses qualités. Je serais même porté à prédire à Boisjoly, comme le faisait autrefois l'abbé Camille Roy à tout auteur publiant son premier recueil de vers, une place enviable sur l'estrade étroite sur laquelle s'entassent nos poètes, un peu pêle-mêle, à la manière du public dans un tramway, si toutefois, réserve que le même critique ne manquait jamais de faire, Boisjoly voulait bien se donner la peine de travailler avec la patience d'un Charbonneau, l'opiniâtreté d'un Lèveillé et l'enthousiasme d'un Ferland.

Toutefois, je lui dirai ici ce que disait à l'auteur de « On vend le Bonheur » M. Al-

---

bert Pelletier, cet astre nouvellement paru dans notre ciel littéraire, qui combine si génialement en lui l'incommensurabilité de la confiance en soi avec l'incompréhensibilité de son incommensurabilité: « Quand vous écrivez, » disait-il donc à Mlle Jovette Bernier, « ne vous appliquez pas à savoir ce que vous dites, cela étant si facile que tout le monde pourrait y arriver en s'en donnant la peine; appliquez-vous plutôt à faire en sorte que, vous éloignant de plus en plus de la langue française telle qu'on la parle et la comprend dans tous les pays du monde, vous arriviez, avec l'aide d'hommes de génie qui écrivent comme moi, à créer un idiome à nous, dans lequel s'incorporera la race canadienne-française, et qui sera la réverbération de son génie latent. N'oubliez jamais que le plus grand mal que nous puissions nous faire à nous-mêmes, comme race j'entends, c'est de continuer à écrire comme on écrit au pays de nos ancêtres. Nous ne serons quelque chose que lorsque nous ne serons rien, et les peuples ne goûteront no-

---

tre littérature que le jour où ils constateront que, pour comprendre nos auteurs, ils seront obligés d'avoir recours à des traductions comme, de notre côté, nous ne comprendrons le produit de la pensée française que transformé par la traduction en notre nouvel idiome. »

Mais je dois admettre, en toute honnêteté envers Boisjoly, qu'il n'est pas loin de s'être intuitivement appliqué à suivre, mais de trop loin peut-être, le conseil de Pelletier, et d'avoir partagé une opinion qui, d'ailleurs, est émise un peu tard dans un siècle un peu vieux. Je l'ai constaté par la lecture de ses quelques pièces publiées dans les « Soirées de l'Ecole Littéraire », et surtout par la lecture de celle que contient le manuscrit dont j'ai parlé plus haut. Sa « Vieille Marmite » est un modèle de ce genre. Cependant, je préfère citer celle-ci qui, bien que dérogeant beaucoup trop du précepte énoncé par Pelletier, me semble préférable par son originalité :

Elle s'en allait dans le vent  
Et sous les feuilles que septembre  
Arrache d'un geste émouvant  
Des arbres, par les jours gris d'ambre.

Elle balbutiait des mots  
D'une lugubre incohérence;  
Hélas! le moindre de ses maux  
Était loin d'être sa souffrance.

Face livide, les cheveux  
Pareils à ceux de Bérénice,  
Elle avançait d'un pas nerveux  
Le nez caché sous sa pelisse.

Le chemin était morne et long  
Comme celui que Télémaque  
Dut suivre, d'après Fénélon,  
Pour s'en retourner vers Ithaque.

Dans son angoisse de rentrer  
Chez elle avant la nuit tombante,  
Elle tâche d'accélérer  
Sa marche lente, lente, lente.

La fatigue et l'épuisement,  
Ces ennemis de la vitesse,  
Viennent ajouter au tourment  
D'un cœur que double la vieillesse.

Un mur de pierre, lézardé,  
Dresse ici sa forme hardie,  
Restes d'un château démodé,  
Jadis léché par l'incendie.

Or, à bout de force, voilà  
Que la vieille à ce mur s'adosse.  
Le vent siffle en do, siffle en la,  
Toute sa gamme la plus fausse.

---

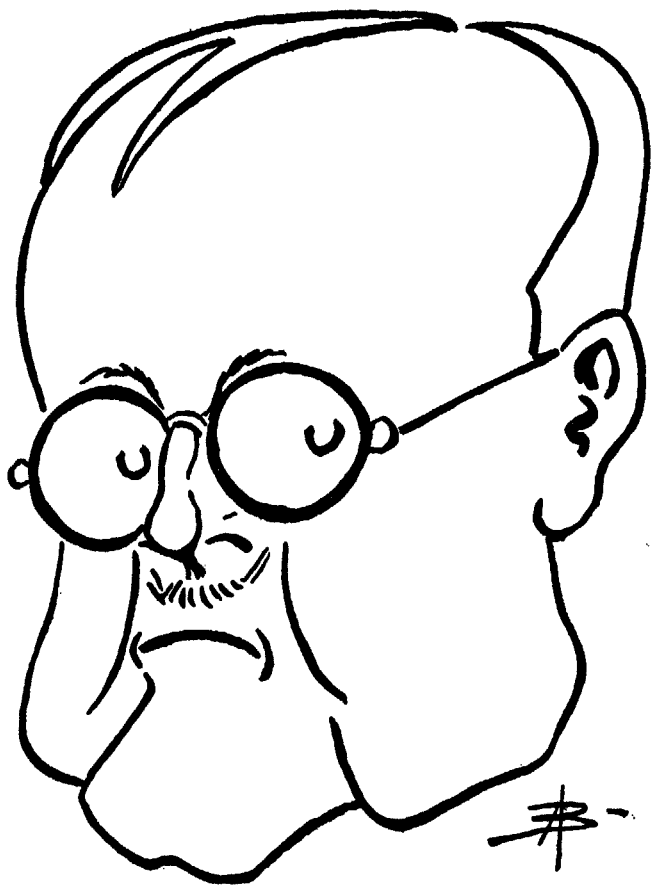
C'est l'ouragan plein de fureur  
Qui crache à l'océan sa houle;  
Avec fracas le mur, horreur,  
Sur la pauvre vieille s'éroule...

Et les passants, le lendemain,  
Pour murmurer une prière,  
S'agenouillaient dans le chemin  
Auprès de la vieille sous pierre.

Bibliographie: Contribution aux « Soirées de l'Ecole  
Littéraire », 1925.

---

**GUSTAVE COMTE**



## GUSTAVE COMTE

Binette archaïque; figure  
Qui s'illumine, dirait-on,  
D'un sourire de marmiton  
Léchant un pot de confiture.

Comme tous les peuples, le nôtre a ses grands hommes. Les uns brillent dans la politique, et ils se recrutent parmi les gens de profession : avocats, médecins, notaires, voire même architectes ; les autres se rencontrent dans le clergé ou les ordres religieux : évêques, abbés, moines, voire même chanoines. Et comme, en général, tous ces grands hommes ont conscience de leur supériorité sur les autres hommes, ils le prouvent en ne répondant que très tardivement et, assez souvent, pas du tout, aux lettres que leur adressent ceux qui, comme vous et moi, ne

---

sont pas des grands hommes. Comte, qui est plus qu'une célébrité dans cette catégorie de nos grands hommes, s'est juré de bien nous le prouver en laissant imperturbablement sans réponse les multiples lettres que la poste, deux fois par jour, lui déverse de la part de ses innombrables admirateurs.

J'ai fait des recherches plutôt patientes sur la date et le lieu de naissance de Comte. Je n'ai rien trouvé: ni Massicotte, ni Malchelosse, n'ont pu m'éclairer là-dessus, et Pierre-Georges Roy n'attend que la mort de cet écrivain pour se mettre à l'oeuvre et faire les fouilles voulues dans nos archives paroissiales. Mais peu important le lieu de sa naissance ni la date précise, puisqu'il est venu au monde dans un temps de l'année où le seul astre bienfaisant qui a présidé à son apparition ici-bas est Saturne, le dieu de ces blagueurs qui finissent par se croire eux-mêmes.

Comte reçut une instruction qui ne fut nullement en rapport avec ses goûts et ses aptitudes; c'est ce qui fait qu'il a toujours

---

été par excellence un auteur en perspective. Il faut admettre immédiatement qu'il n'a jamais rien écrit si ce n'est qu'en ébauche. Mais quelle débauche d'ébauches! Il a tout abordé, tout attaqué, et il n'est pas de terrain sur lequel il n'ait aventuré un premier pas, quelquefois deux.

En a-t-il commencé dans sa vie des drames, des mélodrames, des comédies et des vaudevilles! S'il avait écrit tous les romans qu'il se proposait d'écrire, Paquin ne serait qu'un pygmée, et Harvey un enfant d'école. De la même manière, il a fait dans la politique, l'histoire, l'économie et la philosophie. Il avait donc tout ce qu'il lui faut pour être journaliste, et il fut journaliste de la même manière qu'il fut dramaturge, romancier, historien, économiste et philosophe, c'est-à-dire que, là encore, il aborda beaucoup mais n'aboutit à rien, même avec « La Semaine ».

A vrai dire, en prose, je n'ai jamais rien lu de Comte; je me suis informé à des centaines et des centaines de personnes au cou-

rant de notre mouvement littéraire, et j'ai constaté que, comme moi, personne n'avait rien lu de lui. Pourtant, chez tous, j'ai découvert une impression vague et singulièrement parasitaire que Comte avait dû écrire quelque part, puisque tout le monde lui reconnaît vaguement et parasitairement la qualité d'écrivain.

Il n'en est pas de même pour les vers. Il semblerait assez fondé que Comte ait publié, on ne sait trop où, quelques pièces sous forme de gazette rimée. Après bien des recherches, j'ai fini par en dénicher une que je reproduis avec toute la saveur qui la caractérise :

#### LE VEAU A DEUX TETES

En l'étable de M. Nazaire Brin-d'Amour, maire de Lauzon, a vu le jour, cette nuit, un veau à deux têtes. La mère et l'enfant se portent bien; surtout ce dernier qui manifeste une vigueur de taureau.

Les journaux.

Sans doute, quand un veau lui naît,  
Et Dieu sait comme elle en arrache.  
Elle fait en sorte, la vache,  
Que son veau lui naisse complet.

Si bien qu'elle vous l'examine  
Tendrement de la tête aux pieds  
Pour voir s'il est estropié  
Ou s'il lui manque une étamine.

Et satisfaite, sans orgueil,  
Ce cher veau elle vous le lèche  
Patiemment de mèche en mèche  
Jusqu'au plus profond de son oeil.

Et pendant que son veau la tête  
A la vider totalement,  
La pauvre vache, saintement,  
Médite en balançant sa tête.

Ce qui fait que nos grands journaux  
Qui de tout prennent connaissance,  
N'annoncent jamais leur naissance  
Quand ils sont bien foutus, les veaux.

Si, cependant, il leur arrive,  
Aux veaux, d'être trop mal bâtis,  
Les journaux, par tout le pays,  
Le chantent avec vantardise.

Ils vous disent: « Oyez! oyez!  
« A deux pas de la capitale, »  
—C'est Québec — « un veau bicéphale  
« Vient juste d'être fabriqué ».

« Allez contempler ce prodige  
« Qui vous remplira de stupeur:  
« Vous aurez chaud, vous aurez peur!  
« Qu'importe! Allez le voir, vous dis-je! ».

Et les badauds, à moitié fous:  
« Avez-vous lu? quel phénomène!  
« Un veau, un veau qui se promène  
« Avec deux têtes à son cou!... »

Et je songe, l'âme farouche,  
Que je voudrais, comme ce veau,  
Posséder un double cerveau,  
Mais surtout une double bouche...

---

Cette pièce paraîtra avec une dizaine d'autres en un recueil que l'auteur a l'intention d'intituler « La Vacherie », ou « Petits Poèmes Eclectiques ».

Gustave Comte, je le répète, est un auteur en perspective, et la dernière oeuvre en perspective à laquelle il s'est arrêté, c'est une étude de la vie intime des auteurs qui ont marqué la période littéraire et artistique comprenant les vingt-cinq premières années du vingtième siècle. Ce sera l'oeuvre la plus remarquable de cet écrivain, par le fait surtout qu'il n'en a pas d'autres, et j'ai tout lieu d'espérer qu'il mènera cette oeuvre à aussi bonne fin qu'il a mené toutes les autres. Je ne saurais lui souhaiter davantage.

Comte n'est pas seulement un grand écrivain, c'est aussi un musicien de renom. Comme instrument, il ne manie que le chant, mais il le fait avec un art consommé, et seuls peuvent en juger ceux qui l'ont entendu dans « L'Anneau que vous m'avez donné ». Jeune homme, c'était sa pièce de résistance, et bien peu de femmes ont pu y ré-

---

sister. « Ah! que ces jours sont déjà loin! » doit en lui-même murmurer Comte en tirebouchonnant ce soupir qu'il lui arrive de tirebouchonner dans les grandes circonstances.

**GONZALVE DESAULNIERS**



## GONZALVE DESAULNIERS

Or, prisant que la modestie  
Est le propre des grands esprits,  
Il se regarde avec mépris  
Pour qu'on lui trouve du génie.

Les biographes de Pascal enseignent qu'à l'âge de six ans, il avait non seulement digéré Euclide, mais l'avait même laissé loin derrière lui dans l'absorption des théorèmes géométriques. Paul Bourget a écrit quelque part un article élogieux sur lui-même dans lequel il affirme, avec admiration, que dès l'âge de quatre ans, il possédait déjà le grec et le latin mieux que qui que ce soit du royaume de France et de Navarre. Desaulniers peut être comparé à ces deux cerveaux prodigieux, puisque, dès l'âge de deux ans, seul, il avait appris à lire dans les « Har-

monies Poétiques » dont il avait trouvé, dans le grenier de la maison paternelle, un exemplaire que les rats avaient respecté le jugeant sans doute trop indigeste. Si bien que vers l'âge de quatre ans, il refusait carrément de débiter par l'école du village et demandait à son père de lui faire commencer ses humanités au collège des Jésuites. Ce que fit son père après avoir constaté avec orgueil que le jeune Gonzalve lisait Lamartine avec une grâce qui n'avait de comparable que le geste fait par la main gauche pour souligner le mot heureux ou l'image impressionnante.

J'allais oublier de dire que Desaulniers, précurseur en son genre, nous est né le jour de notre fête nationale, 24 juin 1863. Son parrain . . . mais laissons le parrain de côté vu qu'il n'eut aucune influence sur la vie du poète, et que cette influence ne se fit sentir que sur la vie du magistrat.

Au collège, Desaulniers ne fut pas comme les autres; cela se conçoit: il avait un cerveau beaucoup trop précoce pour s'adonner

---

à ces puérilités que sont le jeu de balle, le saute-mouton ou le collin-maillard. On le voyait, l'été, nonchalamment étendu le long d'une haie, l'hiver, assis dans un coin de la salle de récréation, le pied gauche reposant délicatement sous la fesse droite, on le voyait, dis-je, plongé dans la lecture des oeuvres de Lamartine et de Turquety, ou, un historien grec à la main, méditant sur le rayonnement des Thermopyles et la grandeur des guerres puniques.

Aussi, Desaulniers est-il un helléniste de tout premier ordre. Son histoire grecque, il la connaît dans les moindres détails. Homère, Hérodote, Xénophon, Alcibiade, Diogène, OEsope, Praxytèle, Aristote, Démosthènes, Pindore, Thucydide, Platon, Eschyle, Socrate sont ses meilleurs amis, et c'est par eux et par eux seulement qu'il est arrivé à cette finesse attique que l'on retrouve dans tout ce qu'il fait, dans tout ce qu'il écrit et dans tout ce qu'il dit.

Desaulniers est grec avant tout, comme il est grec après tout. Il est classique à la

---

---

grecque, jurisconsulte à la grecque, économiste à la grecque, philosophe à la grecque, religieux à la grecque et gentilhomme à la grecque. S'il sort de son tempérament helléniste, ce ne sera que pour un bain de quelques heures aux eaux thermales dans lesquelles se sont plongés Virgile et Horace qui, d'ailleurs, étaient les hellénistes de leur temps. Aussi, en littérature, en poésie surtout, Desaulniers se ressent-il de ce concubinage infiniment doux avec les Grecs d'une part, et Virgile et Horace de l'autre part.

Desaulniers a considéré que notre poésie doit s'inspirer de nos paysages si grands en leur calme sauvagerie, et c'est le seul, avec Ferland, qui les ait chantés par parti-pris. Mais, tandis que Ferland a pris le ton de l'épopée et du dithyrambe, Desaulniers a choisi celui de l'églogue et de la bucolique. Il a méprisé la force pour la douceur. Pendant que Ferland aime la forêt quand elle est secouée par les grands vents, Désaulniers la recherche quand elle est visitée par une

---

brise molle qui en agite imperceptiblement les feuilles.

Chose étrange, Desaulniers, comme Lapointe, n'a publié que peu de choses et cependant il a la réputation d'être l'un de nos meilleurs poètes. Il a, lui aussi, un volume en perpétuelle préparation,<sup>(1)</sup> et il paraîtrait qu'il ne lui manque que le titre pour mettre ce volume entre les mains de l'imprimeur. On annonce qu'il sera en librairie dans quelques mois, et je souhaite vivement que ce volume n'aille pas nuire à la réputation d'homme de lettres de l'auteur.

Desaulniers a du souffle si l'on en juge par certaines pièces qu'il a publiées jusqu'ici : « La Chevrette », « Pour la France », « Le Golfe », et, sous ce rapport, il se rapproche de Gill d'un côté et de Chapman de l'autre. Ce qui prouve son souffle, c'est que « La Chevrette » pourrait, sans

---

(1) Depuis la rédaction de ces pages, Desaulniers a livré au public, sous le titre de « Les Bois qui chantent », le recueil de vers que, depuis si longtemps, nous attendions de lui. Ce livre a reçu l'accueil qu'il méritait, et la critique, à bon droit, en a dit beaucoup de bien.

---

rien perdre d'elle-même, être réduite de moitié, tandis que « Pour la France » y gagnerait à être réduite des deux tiers.

Pour bien faire voir la manière de Désaulniers, j'ai cru plaire à mes lecteurs en leur donnant quelques extraits d'une lettre d'une petite paysanne à un pêcheur sur les bancs de Terre-Neuve, lettre qui fait partie des quelque quarante poèmes de ce fameux volume en préparation auquel il ne manque plus que le titre.

Mon Polyte,

Au moment où je t'écris ces mots,  
Le crépuscule étend, calme sur les hameaux,  
Son écharpe brumeuse et pleine de tendresse.  
La brise, dans les bois, promène ses caresses,  
Et la lune béate, au bord de l'horizon,  
Fixe sur moi son oeil blafard et polisson.  
J'entends dans le jardin le merle qui gazouille,  
Et je perçois au loin le chant d'une grenouille.  
Dans le firmament bleu les astres familiers  
Allument tour à tour leurs pâles chandeliers.  
Et ce scintillement de l'espace stellaire,  
Qui charme des humains la race séculaire,  
Transporte ma pensée au-delà des grands monts  
Vers toi qui fais, là-bas, la pêche des saumons.  
En esprit, je te vois sous le mât de misaine  
En train de les compter centaine par centaine,  
Et je sens que ton coeur, qui bat violemment,  
N'a cessé, cher trésor, de m'aimer un moment.

Combien simple, naïf, gracieux et tendre à la fois ce début de lettre de la petite paysanne se reposant d'une journée de labeur faite du sarclage du jardin potager et de la traite du grand troupeau de vaches aux robes rouges, ou blanches et noires. Et que de rêves éclos dans cette enfant au teint basané sous le rude soleil de juillet, et aux mains gercées d'un contact trop journalier avec un sol chargé de riches engrais.

Et la main dans la main, nous irons par le monde,  
Puisqu'un amour fécond tous les deux nous inonde,  
Promener au hasard notre orgueil d'être unis,  
Sachant garder nos cœurs sans cesse rajeunis.  
Je t'aime, mon Polyte, et te donne mon âme  
Aussi douce, aussi pure et vive que la flamme  
Qui brûle jour et nuit devant le saint autel.  
Et cet amour, comme mon âme, est immortel.

Mes lecteurs me pardonneront de ne rien citer davantage de cette lettre qui, dans ses huit cent cinquante-six alexandrins, contient des images neuves, des expressions délicates, qui démontrent que cette petite paysanne a dû suivre un cours universitaire, à moins que la nature ne l'ait douée d'un génie transcendant.

---

Désaulniers excelle aussi dans le madrigal, à la manière d'Horace et de Musset. Il vous tourne ces petites choses avec une légèreté de main qui nous le révèle sous un aspect tout autre. De fait, reconnaîtrait-on le poète de la « Chevrette » ou de « L'Enfant des Bois » dans ces vers d'un badinage si joliment achevé?

Margoton est du village  
La fille la plus volage,  
C'est certain.  
Ni timide ni hautaine,  
Elle court la prétontaine,  
Laisant un peu de sa laine  
En chemin.

N'est-ce pas que voilà qui est délicieux? Comme c'est délicat; on dirait le souffle d'une fauvette faisant trembloter des pétales de rose fraîchement arrachés de leur calice. Mais voyez la fin :

Si bien qu'un soir, sur la route,  
Margotton, subissant toute  
Son destin,

Je n'ose citer davantage. J'allais oublier qu'il y a, parmi les membres de l'École Lit-

---

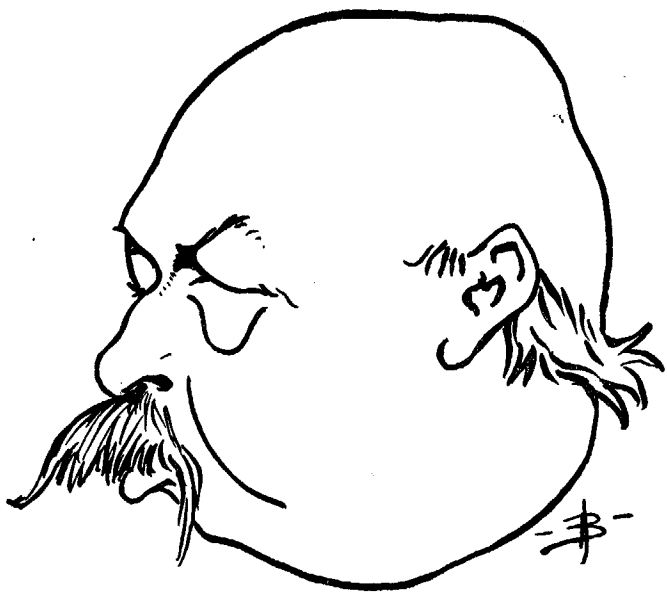
téraire qui me liront, un Dumont, célibataire qui n'y entendrait rien ; un Ferland, homme austère qui s'en scandaliserait avec raison, et un Doucet, âme villonienne qui s'y délecterait avec trop d'acuité. C'est assez, cependant, pour que l'on puisse juger Desaulniers comme fin lettré et homme de goût.

Bibliographie: — « Les Conférences de Mgr Soulie », prose, 1888.

Contribution aux « Soirées du Château de Ramezay », 1910. — « Pour la France », poème, 1918. — « Les Bois qui chantent », poèmes, 1931.

---

**LOUIS-JOSEPH DOUCET**



## LOUIS-JOSEPH DOUCET

C'est un mystique qui, sans doute,  
S'il cesse d'être si fécond,  
—Car à rimer il se morfond,—  
Finira par trouver sa route.

Doucet est un matelot poète. Si, par les circonstances de la vie, il a cessé d'être matelot, il est toujours resté poète. Ses premières années à bord des barges, des goélettes, des remorqueurs, des bateaux à voiles et des bateaux à vapeur lui ont fait une poésie bien à lui : vague, comme celle du St-Laurent : vaporeuse comme le lac St-Pierre ; sinueuse comme notre grand fleuve ; et calme comme nos grands horizons.

Car Doucet est né à Lanoraie, beau port de mer, le 30 octobre 1874. Tout jeune, au passage des transatlantiques, sa brumeuse

---

imagination se gonflait comme une voile d'artimon, et l'emportait dans des voyages sans fin sur des océans sans bords, au milieu de tempêtes formidables. Aussi, dès l'âge de douze ans, après avoir appris à lire, à écrire et à compter jusqu'à cent, sous la direction de la petite maîtresse du troisième rang de son village natal, il s'embarquait, fier comme un pape — dont il a d'ailleurs toujours eu le physique — sur une petite goélette faisant le commerce d'huîtres entre Paspébiac et Montréal.

Né poète en même temps que matelot, il sentit surgir en lui le feu sacré quand, pour la première fois, il entendit chanter par de rudes compagnons de labeur l'ineffablement délicieuse romance du « Petit Mousse Noir ». C'est dans ces strophes pleines d'émotion et de rythme qu'il apprit sa versification.

S'il n'est pas resté matelot, c'est que la poésie cria tellement fort en lui, que, un beau matin, abandonnant sa première maîtresse, la vie de matelot, il allait se confi-

---

ner dans une salle de collège pour répondre au désir de cette seconde maîtresse encore plus forte, la Poésie.

Doucet est un être inexprimable, qui résiste à toutes les analyses. C'est un bon garçon; et que voulez-vous que l'on dise d'un bon garçon si ce n'est que c'est un bon garçon? Cela résume tout. Un peu bête, un tant soit peu idiot, beaucoup finaud, extrêmement malin, quelque peu spirituel, effrayamment rempli de bon sens, prêt à partager les opinions de tous comme à ne jamais suivre les conseils de personne, enfin, un ours mal léché à qui la nature aurait mis une muselière portée comme une chose inutile.

Est-ce un philosophe? Oui; mais à la façon de tous ces gueux qui ne changeraient pas leur sort pour celui d'un Ludger Gravel ou d'un Donat Raymond. Comme vous le voyez, philosophe, mais non à la façon de Jules-Edouard Prevost ou de l'abbé Maureault.

Est-ce un savant? Oui; mais à la façon de

---

l'enfant en présence d'une fleur, d'un oiseau ou d'un sac de billes à jouer, et non, comme vous le voyez, à la façon du frère Marie-Victorin ou du Dr Léo Parizeau.

Est-ce un sage? Oui; mais à la façon de ceux qui sont satisfaits de ce qu'ils disent, que ce soit une bourde ou du charabia, non comme vous le voyez, à la façon d'un Jean Bruchési qui a l'assurance d'être le seul au monde à bien penser et à bien dire.

Bref, Doucet est le plus rustique de nos écrivains, ce qui fait qu'il combine en lui et dans ses oeuvres toutes les qualités et toutes les absurdités de la rusticité.

Et c'est cette rusticité qui lui fait si féconde sa faconde, que sa bibliographie est l'une des plus volumineuses parmi nos poètes. Nul n'a autant produit, et, surtout, nul ne serait capable de produire autant; car si Doucet voulait s'en donner un peu la peine, il pondrait du matin au soir et du soir au matin, sans que cette ponte irraisonnée parût fatiguer ses ovaires cérébraux, comme

---

dirait Victor Morin. Devant une telle fécondité, Charbonneau se ronge les poings d'envie, et Robert Choquette, un de ces jours, en crèvera de dépit.

Doucet affectionne tous les sujets et n'a de préférence pour aucun. Aussi sa plume a-t-elle versé de l'encre sur tout ce que l'on peut imaginer : les bois, les champs, le ciel, la terre, l'espace, le temps, l'éternité, Dieu, Satan, les hommes, les femmes, les enfants, les bêtes, les pierres, les instruments agricoles, les vêtements, et que sais-je ? tout, pour lui, a été le sujet de poèmes faits de vers plus ou moins amorphes, et d'un délayage plus ou moins complexe.

Sa manière est simple : il écrit comme il marche, comme il regarde et comme il digère. Tout ce qui lui vient à l'idée, il l'écrit. Si cela a de la suite, tant mieux ; si cela est sans suite, tant mieux encore. Il est toujours content de lui ; certain que tout le monde devra faire comme lui et si tout le monde est content de lui, tant mieux ; mais

---

---

si tout le monde est mécontent, tant mieux encore.

Doucet personnifie le poète du terroir; Léveillé doit en faire son sacrifice; sous ce rapport, il sera toujours à cent lieues en arrière de Doucet. Et non seulement il est le poète du terroir, mais il est, de plus, le poète de la chose inanimée. Vous n'avez, pour vous en convaincre, qu'à lire le titre des pièces qui gisent dans la poussière de ses multiples recueils: « La Vieille Souche », « La Vieille Maison », « La Vieille Grange », « Le Vieux Pont », « Le Vieux Râteau », « La Vieille Charrue », « La Vieille Carriole », etc., etc.

Pour montrer la manière d'écrire de Doucet, et l'émotion qui le secoue en face d'un objet quelconque, je me contenterai de citer cette pièce que je considère l'une des meilleures de son recueil en préparation, qui sera publié sous peu, sous le titre de « Les Vers qui se Tortillent », ou « La Muse en Rupture de Banc »:

**LA VIEILLE COUCHE**

Ce morceau de coton jauni  
A la forme triangulaire,  
C'est d'un passé trop tôt fini  
Le souvenir quinquagénaire.

Il me redit les jours lointains  
Où, s'outillant pour ma naissance,  
Ma mère mettait tous ses soins  
A le coudre avec diligence.

Pendant que l'aiguille courait  
Dans la blancheur du coton jaune,  
Ma mère après moi soupirait  
Comme un mendiant pour l'aumône.

Un soir, enfin, je vis le jour:  
Ils étaient passés les sauvages  
Laisant leurs bébés tour à tour  
Aux paroissiennes du village.

Après que l'on eut reconnu,  
De la façon que l'on soupçonne,  
Un sexe à mon individu,  
On mit ce linge à ma personne.

Je le portai pendant trois ans,  
Cet habit vraiment tutélaire,  
Qui rendait un peu plus décent  
Mon indécent petit derrière.

En même temps il protégeait  
Contre les échardes des planches  
D'un parquet froid qui les gelait  
Mes deux petites fesses blanches.

Même après qu'on eut culotté  
Mon postérieur invulnérable,  
Cher vêtement, je t'ai porté,  
Car je coulais comme un érable.

Tu me rappelles un par un  
 Les souvenirs de mon jeune âge,  
 Et je hume le doux parfum  
 Qui toujours de toi se dégage.

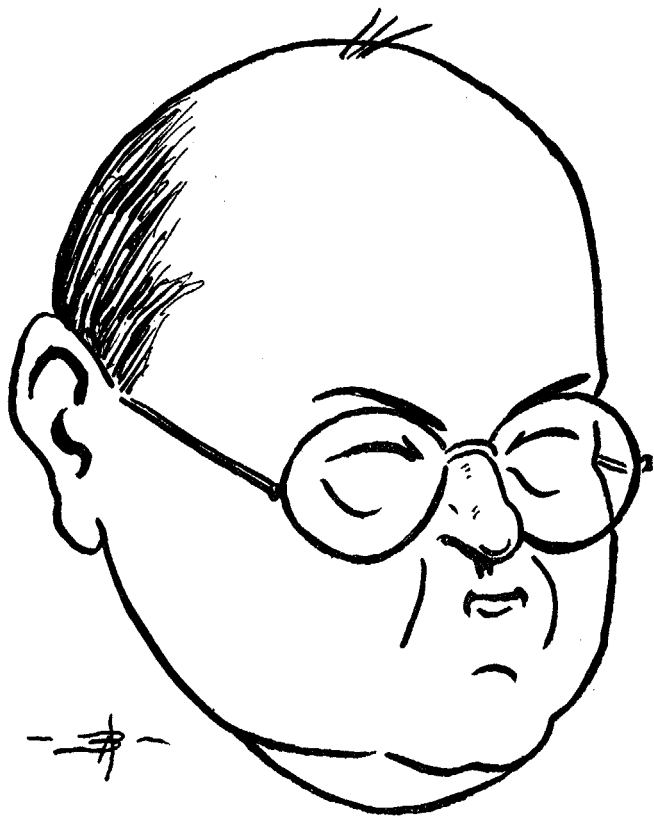
*Et* ~~car~~ maintenant que je suis vieux,  
 Que tous ces souvenirs, ô couche,  
 Font surgir des pleurs à mes yeux,  
 C'est dans ton fond que je me mouche.

J'ajouterai que c'est grâce à cette fécondité prodigieuse que Doucet a été élu Prince des poètes par ses enthousiastes confrères de la vieille Capitale, l'Athènes du Canada.

**Bibliographie:** — La Chanson du Passant, poésies, 1903. — La Jonchée Nouvelle, 1910. — Ode au Christ, 1910. — Sur les Ramparts, 1911. — Les Palais Chimériques, 1912. — Les Grimores, 1913. — Père de la Source, 1914. — Les Sépulcres Blanchis, 1915. — Palais d'Argile, 1916. — Au Vent qui Passe, 1917. — Idylles Symboliques, 1918. — Vers les Heures Passées, 1918. — Contes du Vieux Temps, proses, 1910. — Pages d'Histoire, 1914. — Moïse Joessin, 1918. — Les Campagnards de la Noraye, 1918. — Au Bord de la Clairière, proses et vers, 1916. Contribution aux « Soirées de l'École Littéraire »; — En regardant passer la vie (vers et prose), 1925; — Autant en emporte le vent, (vers et prose), 1928.

---

**ALBERT DREUX**



## ALBERT DREUX

A faire des riens, il préfère  
Ne rien faire, absolument rien:  
Un bon repas est son seul bien;  
S'il travaille c'est qu'il digère.

J'ai connu Albert Dreux dans son bon temps; il était à l'âge des enthousiasmes. On ne peut pas dire que c'était un cerveau en ébullition; il parlait peu, mais rêvait beaucoup, et, surtout, dormait davantage. J'ignore si son sommeil était parfois troublé par des songes. Il ne m'a jamais fait de confidences là-dessus. Mais, éveillé, entre les repas surtout, il lui arrivait de rêver longuement, et ces longs rêves étaient remplis de visions vaporeuses dans lesquelles, comme en un mirage, s'édifiaient de superbes Châteaux en Espagne.

---

Dans ces Châteaux, qu'il habitait en imagination, il se voyait dans de vastes bibliothèques aux murs littéralement couverts de livres, et, mollement enfoui dans un large fauteuil en face d'une large table de travail encombrée de monceaux de paperasses, il écrivait, écrivait, écrivait. C'est effrayant ce qu'il a travaillé, ce pauvre Dreux, dans la solitude de ces somptueux Châteaux en Espagne.

Il y écrivait les poèmes, les tragédies, les épopées, les églogues, les idylles, les satires, et même les romans qu'il se proposait d'écrire en dehors des beaux rêves qu'il faisait. Et l'oeuvre qu'il a ainsi écrite en imagination, ou projeté d'écrire, ce qui revient au même, est formidable. Elle dépasse de beaucoup l'oeuvre doublée de Doucet, ajoutée à l'oeuvre triplée de Charbonneau.

Toutefois, il n'est pas étonnant que Dreux soit un rêveur. Il ne faut pas oublier qu'il est né à Ste-Thérèse de Blainville, le pays du rêve enchanteur, le 7 janvier 1887. Or, le mois de janvier est, dans cette région, ce-

---

lui du rêve par excellence pour la raison qu'il n'y a rien autre chose à faire. De plus, la fatalité voulut que Dreux vit le jour un 7, dans une année qui porte le chiffre 7. Or, le premier venu en occultisme vous dira que le chiffre 7 est celui de la béatitude, qui n'est autre qu'une forme déguisée du rêve et de la somnolence.

Le Séminaire de Ste-Thérèse dirigea, pendant plusieurs années, le jeune Dreux dans les sentiers de la rhétorique et du rêve. Puis, ses parents s'en étant allés tenter fortune dans la fière capitale du district terrebonnien, le jeune Dreux dut les suivre. L'histoire ne nous dit pas grand chose de la vie de Dreux depuis son arrivée à St-Jérôme jusqu'à son odyssée vers la métropole canadienne. J'ai eu beau le questionner là-dessus, il m'a toujours répondu : « J'écrirai un jour ma vie, et votre curiosité sera satisfaite. » J'aurais insisté quand même si j'avais osé, mais je compris que c'était inutile : « tu parles d'un maudit curieux », disait-il à son ami Paquin à mon sujet,

---

« il veut absolument avoir des détails sur ma vie. Il n'en aura pas. » Ce n'est pas que Dreux soit entêté. Oh non ! En général, il se rend de bonne grâce à tout ce qu'on lui demande ; tout de même, je voudrais bien avoir quelques détails sur cette partie de la vie de l'auteur des « Soirs » et du « Mauvais Passant », et d'un roman à sensation, genre Ponson du Terrail.

Ce que je viens d'en dire fait concevoir aisément que Dreux ne peut souffrir, chez les autres, l'inactivité, cette incomparable forme d'un repos prolongé indéfiniment. C'est ce qui fait que, avec une rare générosité, il consacre à trouver des emplois à ses amis désœuvrés, les trop courts loisirs que lui laissent ses nombreuses et profondes rêveries. Il n'en est pas toujours récompensé. Aussi disait-il à Léveillé en parlant de Loranger : « Tu parles d'un maudit paresseux : je lui trouve une place, il la refuse ! » Et comme Léveillé lui rétorquait de sa voix grave et flegmatique : « Pourquoi ne la prends-tu pas pour toi, cette place ? —

---

« Es-tu fou ! et mes travaux littéraires, quand pourrais-je m'y consacrer ? D'ailleurs, je crois que ça va faire l'affaire de Paquin ! . . . »

Albert Dreux n'est pas précisément un auteur fécond. Le serait-il qu'il ne pourrait publier qu'à de longs intervalles, ses profondes rêveries ne lui laissant que fort peu de loisirs. Et sous ce rapport, comme sous plusieurs autres, c'est un homme consciencieux.

Son premier recueil de vers date de 1910. Il a pour titre : « Les Soirs ». J'en ai écrit la préface. « Tu parles d'un maudit gars pour faire une préface », disait-il plus tard à son ami Valdombre, « à peine un petit compliment gros comme ça ! Si c'avait été Désilets, il m'aurait tourné ça bien autrement, lui, et en vers, par-dessus le marché ! . . . Mais, comme de raison, Désilets était trop jeune dans ce temps-là ! . . . »

En 1920, Dreux donnait à notre public lettré, si tant nombreux et si tant avide de bonne littérature, comme disait Madeleine,

---

« Le Mauvais Passant ». Comme ce nouveau recueil n'avait pas de préface, il fut couronné au concours de l'A. C. J. C., malgré deux ou trois pièces trouvées un peu scabreuses par quelques membres du jury.

L'auteur des « Soirs » a actuellement en préparation un troisième recueil de poèmes, qu'il présentera sous peu à notre public lettré, si tant nombreux, et si tant avide de bonne littérature, comme dit Colette. Il a trouvé comme titre « Les Re-Soirs », pour se venger de l'insuccès de son premier-né ! Seulement, je n'en ferai pas la préface, vu que Désilets a maintenant l'âge de raison pour ces sortes de choses.

Les « Re-soirs », dans leur ensemble, comprendront des pièces où le nébulisme de Moréas, combiné à l'amorphisme de Claudel, devront produire des effets d'une intense volupté sur les méninges plus ou moins atrophiés de notre public lettré, si tant nombreux et si tant avide de bonne littérature, comme dit Marjolaine. On en pourra juger par ce poème, qui, bien que n'étant pas le

plus avancé dans cette marche vers une prosodie nouvelle, n'en démontre pas moins le génie de l'auteur :

### JE REVE D'UN SOIR

Je rêve d'un soir délirant,  
D'un de ces soirs d'ultime crise  
Où, dans les vieux ormes, la brise  
Passe et repasse en soupirant.

La nonchalance  
Avec sa fugitive persistance  
Se balance  
Sur mon coeur que l'ennui férocément étroit  
Et je crains  
Que l'âpre obsession de l'amour qui m'anime, .  
Après m'avoir emporté vers les cimes,  
Me pousse dans le gouffre obscur de quelque abîme!...

Car le soir agit sur mes vers  
Comme il agit sur toutes choses:  
Du sol il fait surgir les vers,  
Et sur leurs tiges, clôt les roses.

L'écureuil à la queue en parachute roux  
Qui fait que l'on ne sait s'il avance ou recule,  
Regrimpe le vieux tronc et regagne son trou  
Repu de noix, grisé d'air et de crépuscule...

### O Soirs!

Soirs d'avril ou soirs de septembre!  
Soirs sombres! Soirs brumeux! Soirs pleins d'or et pleins  
[d'ambre!

Soirs d'abattement! Soirs d'espoir!  
Soirs que remplit parfois de sa pâle lumière  
L'Etoile du berger, à briller la première!  
Soirs qu'assombrit l'écran funeste de l'ennui!  
Soirs faits bien moins de jour qu'il ne sont faits de nuit!  
Vous tous, les soirs, je vous bénis et je vous aime,  
Car, tous, vous me baignez de vos langueurs suprêmes!

---

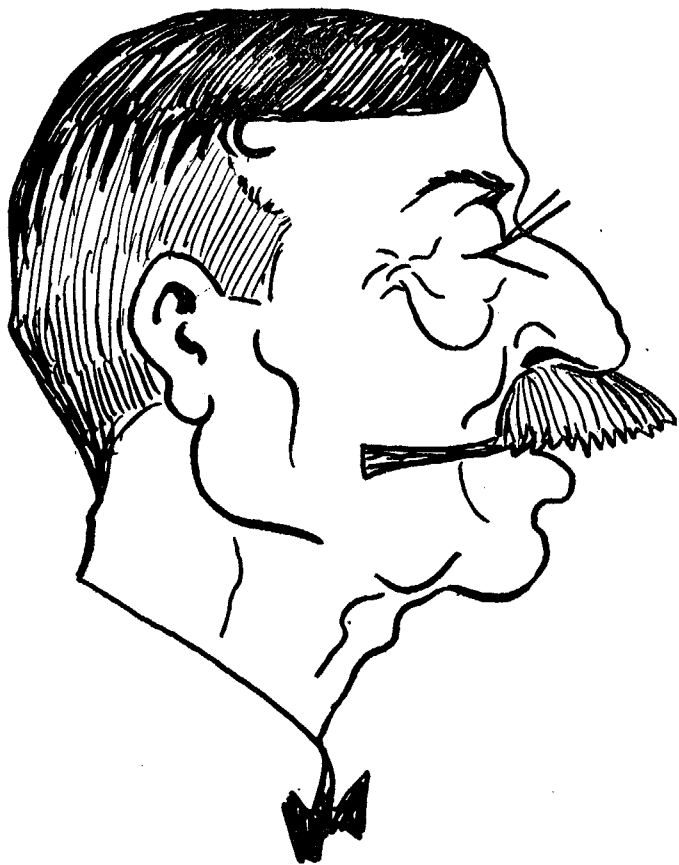
Et je songe, pendant que sur son gris galet,  
Au cri du ouaouaron la grenouille tressaille,  
Et que pendant qu'au sein des robustes broussailles  
La fauvette trépigne au chant du roitelet,  
Oui, je songe que mon coeur las et frissonnant  
Est une de ces fleurs que le soir divin ferme,  
Et que dans sa corolle inerme  
L'on peut ouir le funèbre bourdonnement  
D'un amour désormais voué à l'inertie,  
Et qui s'y meurt lentement d'asphyxie.

J'allais oublier de dire que le nom véritable d'Albert Dreux, celui que lui a légué ses père et mère, est tout simplement Albert Maillé. Comme, dans la région de Montréal, cet auteur est universellement connu sous le nom de Dreux, j'ai préféré lui laisser cette appellation, craignant qu'il ne me tînt rancune si je n'eusse fait ainsi. Pierre Loti n'a-t-il pas un jour provoqué en duel un de ses admirateurs qui l'avait appelé Julien Viaud? Or, j'ai le duel en horreur, même avec Albert Maillé, pardon, Albert Dreux.

Bibliographie: — Les Soirs, poésies, 1910. — Le Mauvais Passant, poésies, 1920. — Contribution aux « Soirées de l'École Littéraire », 1925.

---

**GEO.-A. DUMONT**



## G.-A. DUMONT

Verve aussi vive que féconde,  
Il en est venu sans broncher,  
Par habitude, à partager  
L'opinion de tout le monde.

Dumont naquit quelque part aux environs de St-Timothée. La date de sa naissance est incertaine. Tout porte à croire, cependant, que c'est un contemporain de Desaulniers. Il débuta dans la vie par le célibat, et il en est toujours resté à ce début. Sa vocation de célibataire se manifesta sans tarder ; il en résulta qu'il fut toujours tellement timide avec les femmes que, dès l'âge de six mois, il renonça résolument au sein maternel.

Du célibat à la science de l'histoire, le pas est vite franchi ; aussi, commença-t-on bien-

---

tôt à remarquer chez le jeune Dumont une aptitude extraordinaire à retenir les dates. Son jeu favori était de calculer les probabilités de naissances de ses petits frères et petites soeurs à venir, si bien qu'il passa sa jeunesse sous le toit paternel jusque vers l'âge de dix ans, époque où il entra à la petite école de St-Modeste.

Il commença ses études historiques par l'histoire sainte, et, non content de ce que lui enseignait la petite maîtresse d'école, il se mit à approfondir la vie des patriarches, ce qui le mena très loin dans la géographie chaldéenne. A quatorze ans, il en montrait, et de beaucoup, au curé de sa paroisse, sur les événements qui s'étaient déroulés entre le déluge universel et la décapitation de Saint-Jean-Baptiste. C'est vers cette époque que, accompagnant ses parents, le jeune Dumont vint s'établir à Ste-Cunégonde, à proximité des Tanneries. Il ne se doutait pas qu'un autre historien, aujourd'hui non moins illustre, venait de voir le jour dans cette division de Montréal qui donna à notre peuple

---

tant de hauts personnages; je veux parler de E.-Z. Massicotte.

La chronique ne nous apprend rien sur Dumont de son arrivée à Montréal jusque vers 1885, époque où les journaux commencèrent à publier dans leurs colonnes les premières « Miettes de l'histoire », miettes qui attirèrent l'attention de toutes nos sommités historiques. Ces « Miettes de l'Histoire », considérations très courtes et comme axiomées sur nombre de faits obscurs ou douteux de notre histoire, que n'étaient jamais arrivés à élucider Garneau, Chauveau, Casgrain, Ferland (ne pas confondre avec le grand-père du poète du même nom), Sulte et Pierre-Georges Roy; ces « Miettes de l'Histoire » dis-je, valurent à leur auteur le surnom de « Notre Lazare National ». Elles avaient effleuré une foule de sujets d'une importance plus ou moins capitale, comme, par exemple. « Quel fut le premier colon français à traire une vache Guerneseyenne en terre canadienne »; « Quel est l'endroit précis où Pataud, le célèbre St-Bernard de

---

Monsieur de Chomedey de Maisonneuve, leva pour la première fois la patte après son débarquement sur l'Île de Montréal » ; « La chaloupe qui transporta Monsieur de La-violette de sa petite goélette au rivage fut-elle ancrée près du bord ou, au contraire, tirée sur la rive? » « Quelle était la couleur des cheveux que préféraient scalper les Oneyouts d'une part, et les Agniers de l'autre? »—« La première tourtière date-t-elle de l'automne de 1647 ou du printemps de 1648? »—« Quel est le nom du maire qui valut à ses concitoyens le surnom de beignets de Ste-Rose? », etc., etc. Dumont trancha ces faits historiques avec une telle aisance, qu'il n'en fut plus question après lui.

C'est après s'être essayé dans ce genre un peu léger peut-être que Dumont se lança ensuite dans les problèmes les plus obscurs de notre histoire. Sa première étude porta sur les relations entre la race rouge d'Amérique, la race jaune d'Asie et la race blanche d'Europe. « Sont-elles, ces races, des rameaux se rattachant du même tronc, ou

---

sont-elles des troncs absolument séparés les uns des autres? » En un mot, se demande Dumont, « N'y a-t-il eu qu'un Adam ou y en a-t-il eu trois? » Il répond victorieusement : « Il n'y a eu qu'un Adam ». Et pour arriver à démontrer les rapports étroits dans l'origine des trois grandes races humaines, il s'appuie ingénieusement sur la similitude des fosses d'aisance dans l'une et l'autre de ces races. C'est ainsi qu'il écrit :

« L'Européen, comme je l'ai démontré, se creuse une fosse d'aisance tubulaire, cylindrique, très allongée, qui part d'un cours d'eau quelconque, se prolonge à travers les rues, sous le sol, et vient aboutir à chaque habitation. Voyons pour les Mongols : Leurs fosses d'aisances, il est vrai, ne sont ni tout à fait tubulaires, ni tout à fait cylindriques ; toutefois, elles se rapprochent passablement de ces formes en ce sens qu'elles constituent un canal plus ou moins souterrain travaillé depuis l'habitation jusqu'au cours d'eau le plus voisin. Quant aux indigènes du Canada, Cartier, dans ses relations,

---

a très bien démontré que leurs fosses d'aisance tiennent, par un bout, de celles des Européens et, par l'autre bout, de celles des Asiatiques. Tout le monde connaît trop la description qu'en a faite le célèbre navigateur malouin à la suite de sa visite à la bourgade d'Hochelaga, en 1635, et il est inutile que je m'étende davantage sur ce sujet. »

Et Dumont conclut :

« S'il y a des rapports si étroits entre les fosses d'aisance qui sont, en somme, le prolongement du tube digestif des individus, il n'y a pas de doute que ces trois races proviennent d'un type unique, qui ne peut être autre qu'Adam. »

Cette audacieuse étude, ne l'oublions pas, valut à Dumont son admission à la Société historique de Montréal.

Dumont, travailleur infatigable, a sur le métier, et qui sera bientôt sous presse, un « Précis d'Histoire du Canada » en trois parties; la première: « Le Canada Préhistorique », comprenant depuis l'an 97,850 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire depuis le dé-

---

clin de la dernière glaciation, jusqu'à la découverte de l'Amérique; la deuxième partie; « Le Canada Historique », comprenant de la découverte du Canada jusqu'à l'avènement de Camillien Houde à la mairie de Montréal; enfin, la troisième partie: « Le Canada Posthistorique », comprenant de l'avènement du maire Houde, jusqu'au début de la quatrième glaciation, en l'an 72,827 de notre ère. Cette dernière partie constitue une étude hypothétique fort bien faite, et basée sur cette règle absolue qui veut que les mêmes causes produisent les mêmes effets dans les mêmes circonstances. Elle est d'une sagacité surprenante, et l'auteur y fait preuve d'une vision à faire pâlir les plus fameuses cartomanciennes. C'est un ouvrage sans prétention, destiné aux élèves de nos écoles primaires.

Je vais maintenant parler de Dumont comme littérateur. Dans la préface de son admirable étude sur « Les diverses manières des Tsomnontouans de pêcher fructueusement la barbotte », Dumont prétend que le

---

style n'a pas d'histoire; à plus forte raison dirai-je que l'histoire non plus n'a pas de style. Ce qui fait qu'il m'est impossible de parler de celui de Dumont.

Qu'il me suffise de dire que sa phrase est sans recherche, qu'elle se présente comme elle vient, quand elle vient, et qu'elle est faite pour être lue et non pour être comprise, ce qui lui donne une extraordinaire ressemblance avec celle de monsieur Casimir Hébert, celle de Damase Potvin et celle de l'abbé Elie Auclair.

Bibliographie: — Les Loisirs d'un Homme du Peuple, 1888. — Un Disparu, 1894. — Les Lettres d'un Etudiant. — L'Ecole Littéraire, Réminiscences, 1917. — Etude Historique sur le Club Letellier. Contribution aux « Soirées de l'Ecole Littéraire », 1925.

En préparation: — Le passé d'une Métropole: Montréal.

---

**ALBERT FERLAND**



## ALBERT FERLAND

Une âme bien trop énergique,  
En un corps malingre et fluet,  
Lui donne avec le perroquet  
Une ressemblance tragique.

Je salue en Ferland un poète et un artiste, un grand artiste même, qui a le culte du beau, à tel point qu'il finit par ne plus savoir où le trouver. C'est un esprit timoré, qui n'est jamais satisfait de lui-même et qui ne le sera jamais des autres. Son enfance malheureuse en a peut-être été la cause; en effet, son père, qui tenait une fabrique considérable de liqueurs douces, l'aurait vu avec autant de joie se diriger vers les verres qu'il l'a vu avec horreur se ballader dans les vers.

Ferland est né à Montréal par un beau

---

jour du mois d'août, en l'an de grâce 1872. Quand il vint au monde, il était loin de peser le poids réglementaire, et ce fut avec crainte et tremblement que l'on se demandait s'il était né viable ou friable. Mais Ferland est un énergique, et il le prouva dès cet âge frêle où les autres humains n'ont autre chose à faire que de se laisser dorlotter sur le sein maternel. Il se raidit contre le sort qui l'avait doté d'un organisme si délicat, et, fronçant des sourcils relativement épais pour leur âge, il pensa en lui-même : « Je vivrai ». Et il vécut.

Comme on le destinait à l'industrie, on ne lui permit, comme à Doucet, que les seuls éléments de la grammaire et du calcul. Il en serait resté là si, vers l'âge de dix-huit ans, il n'avait rencontré une espèce d'original qui l'imbiba des premières notions de la philosophie, lui insuffla l'amour de la poésie et l'initia aux rudiments de la versification. L'élève ne tarda pas à dépasser le maître, et d'un bout. Aussi, sans tambour ni trompette, il publiait vers 1893 son pre-

---

mier volume, les « Mélodies Poétiques », et vers 1899, une version en vers du Cantique des Cantiques, sous le titre de « Femmes Rêvées ». Ce dernier livre lui valut la réputation d'auteur pornographique, et Dumont sait, en sa qualité de libraire célibataire, jusqu'à quel point cette réputation s'était établie chez les jeunes gens de tout âge avides de lectures sadiques.

Pour faire oublier ces péchés de jeunesse conçus dans l'irréflexion d'un esprit non mûri et assoiffé de glorioles, Ferland se retira dans la solitude, et, à l'exemple de Saint Antoine dans son désert, il se livra pendant neuf ans au jeûne, à la continence et aux mortifications. Il pleura sur ses faiblesses passées, maudissant sa nature orgueilleuse qui l'avait mené à tant d'iniquités. Puis, régénéré, ayant fait peau neuve après avoir dépouillé le vieil homme, il sortit de son désert et, en un geste noble, jeta à notre population, les uns après les autres, les chefs-d'oeuvres qui lui valurent les critiques élogieuses des Dorchain, des Dantin et des

---

Camille Roy. Mais Ferland est toujours resté sombre et taciturne. Est-ce à cause de remords qui ne se seraient jamais amoindris? Est-ce à cause d'une santé plutôt débile? Est-ce à cause d'une misanthropie provenant du fait que seuls les dilettantes arrivaient à pénétrer la beauté vespérale de ses vers? Nul ne sait. Dans les assemblées de l'Ecole Littéraire, où en ces derniers temps il faisait apparition à intervalles plus ou moins éloignés, il restait sombre, n'osant même pas, comme les autres, soumettre à la critique ses derniers poèmes. Si bien que, maintes fois, les méchantes langues prétendirent que Ferland avait peur que Dreux ne lui volât ses sujets.

Ferland est le poète par excellence du Canada français. Lui seul a vu, de son regard d'aigle, et tels qu'ils doivent être vus, nos lacs, nos bois, nos côteaux, nos érables, nos pins et tout ce qui forme la splendeur de nos paysages laurentiens. Et il a tout chanté avec une voix aussi émue que sa vision elle-même l'était.

•

---

Et quels vers! Quels vers débordants d'harmonie, de pittoresque, de sonorité, de grandeur; d'une grandeur allant souvent jusqu'au paroxysme du sublime. Ecoutez-le dans son « Hymne à l'Erable » :

Le sais-tu bien que tes rameaux audacieux,  
Qui cachent dans leur sein tant de mousse féconde.  
S'étendent hardiment et jettent sous les cieux  
Leur ombrage béni sur tout le Nouveau-Monde.

Et dans son « Hymne à la Couleuvre » :

Couleuvre au ventre blanc, quand le soleil émerge  
Pour reprendre son cours sur nos grands horizons,  
Tu rampes fièrement sur le sol encor vierge,  
En laissant après toi d'invisibles frissons.

Nous pouvons lire de semblables vers dans presque toutes ses pièces, et tout spécialement dans son « Hymne aux Corneilles », dans son « Hymne aux grands Pins », dans son « Hymne aux Hérons », etc., etc.

Ferland est le plus hardi de nos poètes pour l'audace de l'image aussi bien que du sujet. Dans son « Oraison Sidérale », notre poète écrit :

Tel, le soir, un nuage obscur de fumée âcre  
Se déroule en volute et passe d'acre en acre,  
Telle aussi ma pensée, au sein de l'infini,  
Avec celle du Dieu de l'Univers s'unit.

---

Car je vous le dis, Ferland aime son art, ou plutôt ces deux arts jumeaux : la Poésie et la Peinture. S'il est vrai qu'en peinture il n'a jamais manié que le crayon ou le fusain, il l'a fait avec une perfection telle, que je suis à me demander si, dans ces conditions, le pinceau n'est pas inférieur au crayon. Et ces deux arts ont été toute sa vie. Il a tout renié pour eux. Ils ont été ses maîtresses suprêmes, et c'est dans la douceur de cette paradisiaque bigamie qu'il a oublié les vicissitudes d'une existence qui en fut toute remplie. Pendant que d'autres recherchaient la fortune, les plaisirs, les honneur, les adulations, lui, l'artiste et le poète, se retranchait dans son atelier comme Achille sous sa tente, et l'on pouvait voir sur sa porte bien cadenassée les mots : « Albert Ferland, poète et artiste ».

Comme il avait conscience de la sonorité mâle de sa lyre enchanteresse, il écrivait, dans cette pièce superbe intitulée : « Arrière, Vils Pourceaux » :

---

Vantez, grands de la terre, et rois de la finance,  
Vos trésors, vos vertus et vos riches lambris,  
Je suis beaucoup plus grand que vous puisque je suis  
Le poète par excellence.

Et dans son poème intitulé « Je suis ton  
chantre, O mon Pays », il écrira avec l'as-  
surance qui le caractérise quand il se re-  
garde en poète et en artiste :

D'autres auront peut-être, espérance illusoire,  
Essayé de prôner tes lacs et tes grands bois,  
O mon Pays! Mais combien fausse fut leur voix;  
Moi seul ai su chanter ta gloire.

Je ne puis résister au désir de citer tout  
entière la pièce intitulée « Le Crapaud de  
Chez-Nous », qui est, sans contredit, l'une  
des plus remarquables d'un recueil actuel-  
lement sous presse. Nous y voyons l'audace  
de l'auteur, cette maîtrise du vers qui le dis-  
tingue de tous ses confrères, la variété et la  
nouveauité des images, et ce souffle patrio-  
tique qui fait vibrer chaque alexandrin com-  
me une corde métallique :

Le crapaud de chez-nous est un être adorable.  
Des autres batraciens, il n'a pas la hideur,  
Sa peau, flasque et rugueuse en sa molle rondeur,  
Pieusement, me fait songer à notre érable.

---

Il va par bonds menus dans l'air attiédi,  
Et sa grâce a pour moi d'inexprimables charmes.  
Ses yeux remplis d'azur presque autant que de larmes  
Ont tous les deux l'éclat des soleils de midi.

Lorsque, placidement, il saute dans les prèles.  
De ses cuisses faisant deux vigoureux ressorts.  
Afin de prendre dans l'espace son essor  
Il a l'aspect serein des graves sauterelles.

Dans le recueillement des nuits, quand Uranus  
Jette dans le lointain sa lueur incertaine,  
Sortant de sa retraite obscure, il se promène  
Pour y rentrer, le jour, comme il était venu.

Quand il passe, l'oiseau lui chante sa romance,  
C'est pour lui que le boeuf s'arrête de brouter.  
S'il chante, tout se tait pour le mieux écouter.  
C'est par lui que tout cesse et que tout recommence.

Que ne comprenant pas, au contact de ta peau  
Les rêves qui, par toi, toujours se réalisent,  
D'autres, au coeur de glace, ici-bas te méprisent.  
Qu'importe! Puisque moi je t'adore, ô crapaud.

Je vous ai dit, plus haut, que Ferland est un timoré qui n'est jamais satisfait de son vers. Il travaille avec acharnement ce qu'il a déjà travaillé avec acharnement, si bien que, lorsqu'il a cru sa pièce finie, pas une strophe, pas un vers, pas un mot, ne reste de la pièce qu'il avait d'abord conçue. Je vous le laisse à juger par le premier quatrain de cette pièce que je viens de citer: Ferland l'avait ainsi écrite:

---

La grenouille, après tout, n'est pas si détestable.  
Elle n'a pas le flair des autres batraciens,  
Mais, tout de même, elle est le meilleur musicien  
Que le vieil étang garde en son ventre insondable.

Ce n'est pas tout, le titre de chaque pièce subit lui-même des transformations innombrables. Ainsi, « Le crapaud de Chez-nous » avait d'abord été intitulé « Une grenouille errante ». Craignant qu'on ne lui reprochât quelque analogie avec « Un Canadien Errant, » Ferland changea ce titre en celui de « La Grenouille Funambulesque ». Mais Ferland songea aux « Odes Funambulesques », et sa pièce devint « La Grenouille Adultère ». Pensant avec raison que ce titre ne convenait pas pour les jeunes pensionnaires, il le changea pour « La Grenouille » tout court, mais il arriva que Lapointe lui reprocha de lui avoir volé le titre de l'une de ses meilleures pièces. Ferland rétorqua que Lapointe aurait bien pu prendre un autre titre, mais, en bon camarade, tout en ronchonnant, il abandonna à Lapointe sa « Grenouille », et choisit comme titre de sa pièce, qu'il refaisait pour la dix-septième

---

*Crapaud*  
fois, « Le ~~Grand~~ Acrobate », qui devint « L'Idéaliste Crapaud » puis « Le Crapaud qui se cambre », puis « Le Crapaud Mystique », et, finalement, la pièce fut publiée sous le titre de « Le Crapaud de Chez-nous ».

Ferland n'est pas ce que l'on peut appeler un écrivain fécond, la chose se conçoit; ne faisant pas les vers à la diable comme l'auteur des « Coups d'ailes », ou sur commande auto-suggestive comme l'auteur de « La Légende des Chevaliers d'Oïl », il est tout naturel que le scrupule de l'artiste mette un frein à la loquacité du poète, si réellement ce poète avait tendance à être loquace. Mais j'affirme que Ferland n'est pas loquace. Ce serait le dernier mal que je lui souhaiterais si j'avais à lui en souhaiter.

---

**ALBERT LABERGE**



## ALBERT LABERGE

Un cumul étrange au physique  
Aussi bien qu'au moral: le sport  
En fit un critique très fort  
En tous les genres d'esthétique.

Laberge est l'exemple le plus tangible de ce que l'on appelle l'ironie du sort. Pourquoi fallut-il que cet esprit délicat, assoiffé d'art, passât toute sa vie à décrire des joutes de hockey, des combats de boxe, des parties de tennis, de baseball, de rugby, ou des courses à cheval, à bicyclette ou à la nage. Et j'en suis encore à me demander comment il se fait qu'il aît pu, en dépit de cette sordide besogne, écrire un roman qui aurait été un chef-d'oeuvre si nous avions un terrain littéraire susceptible de pouvoir en faire produire.

---

A vrai dire, je ne connais pas Laberge. Je ne l'ai jamais vu ; je ne connais personne qui l'ait même entrevu ; je n'en ai jamais entendu parler, et je ne connais, non plus, personne qui en ait entendu parler.

Le hasard m'a fait tomber, il y a quelques semaines, sur un livre dont le titre baroque, « La Scouine », attira mon attention. Dès les premières pages, j'étais emballé, et du coup Laberge prenait des proportions fantastiques dans mon opinion. Je voulus en savoir davantage sur cet écrivain : je ne réussis pas. L'abbé Camille Roy me répondit simplement sur une carte postale : « Le père de la pornographie au Canada ». Louis Dantin m'écrivit une longue lettre pour s'excuser de ne pouvoir me donner de renseignements sur un écrivain qui lui était aussi inconnu que son oeuvre. Quant aux autres, la réponse était invariablement la même : « J'ignore ce nom. »

Si donc, bien que je ne connaisse pas l'auteur de « La Scouine », j'aborde sur lui cette étude, c'est pour prouver que je suis capa-

---

ble, moi aussi, autant que l'abbé Camille Roy, Albert Pelletier et Claude Bacle, de parler d'un auteur dont j'ignore tout.

A en juger par son livre, Albert Laberge est grand et mince, avec des yeux bleus et un front qui empiète outrageusement sur le terrain de la chevelure. C'est un enthousiaste qui, subjugué par la beauté des choses et qui, prisant qu'il n'y a pas de choses laides, se pâme d'admiration devant une oeuvre, quelle qu'elle soit, comme un autre se laisserait émouvoir à la vue d'un jupon, quel qu'il soit.

Dans tous les cas, une chose à noter, et qui découle de cette dernière observation, c'est que Laberge et l'Envie sont des voisins vivant aux antipodes l'un de l'autre. Et n'est-ce pas qu'il est beau de voir un artiste immaculé de cette petite vérole de l'âme? Pourquoi sont-ils si rares, ceux-là?

Ce qui fait le fond du caractère littéraire de Laberge, c'est certainement sa faculté d'observation des moindres détails; on dirait que la nature lui a rivé aux yeux deux mi-

---

---

croscopes. Il s'ensuit nécessairement que ces microscopes ne lui permettent que la vision des objets menus. Mais, s'il s'agit de dépeindre un brin d'herbe, une feuille de trèfle, une mouche qui passe, un moustique qui bourdonne, une grenouille qui plonge, vous pouvez être certain que personne ne le peut comme Laberge. Ouvrez au hasard sa « Scouine », et vous trouverez à foison des exemples. Ainsi, il a observé au printemps une fauvette en train de duveter son nid, et il écrit : « Il ne manque plus qu'un brin d'herbe à ajouter au mille brins d'herbe que l'oiseau a glanés pour sa maison aérienne. Je vois la fauvette s'élancer vers la vieille haie qui garde encore, tout le long de ses perches de cèdre que le temps a fait grises, une partie de la végétation de l'an dernier. L'oiseau s'élance dans un gazouillis, plane un instant, fend l'air tout à coup, descend en tournoyant, et se pose, léger comme un souffle. De ses mandibules tranchantes, il coupe le brin d'herbe, jugeant de la longueur nécessaire pour encercler le sommet

---

du nid. Il le prend ensuite par son extrémité la plus lourde de façon à rencontrer le moins de résistance possible, et de nouveau il s'élançe. Ses premiers battements d'ailes ont fait tressaillir sur leur base les frêles tiges nouvelles, puis les ailes restent immobiles dans leur déploiement, et porté par le vent l'oiseau revient vers le nid que remplira, dans quelques jours, la couvée que l'instinct maternel entrevoit dans la clarté radieuse des rayons du soleil printanier. » Il écrira de même sur un sujet bien différent : « Dimanche. C'est le seul jour où la Scouine se préoccupe d'être moins sale. Elle a revêtu, ce matin-là, à la place du jupon effiloqué, la jupe à grands carreaux et le mantelet multicolore que le vent, hier, a gonflé une grande partie de la journée, alors qu'il était épinglé à la corde à linge. La Scouine aurait voulu le raccommoder, mais le temps lui a manqué. Aussi, la peau crasseuse de la Scouine se laisse-t-elle voir par des trous aux coudes, et une déchirure dans la région de l'omoplate. Mais la Scouine en a vu bien

---

d'autres, comme aussi elle en a laissé voir bien d'autres! »

Laberge est, avant tout, l'écrivain de la précision. Il voit, il respire, il ressent, en un mot il vit, et il veut que l'on voit, que l'on respire, que l'on ressente et que l'on vive avec lui et comme lui. Mais, ne voyant que les détails et ne saisissant pas l'objet entier, le grotesque ou le laid n'apparaissent pas à ses yeux, cela se comprend. Examinez une charogne, elle sera épouvantable vue dans son ensemble. Fermez les yeux sur l'ensemble et regardez les détails : c'est une vie, une vie nouvelle qui fourmille dans cette puanteur. Oh! les jolis insectes par centaine et par centaine, les uns les ailes irisées, les autres à la livrée multicolore. Oh! ces vers qui s'agitent et s'entrecroisent gracieusement! Et tout autour, comme la végétation s'est faite belle et forte et éclatante pour voiler ce qu'il peut y avoir de repoussant dans ce cadavre qui, hier encore, était un animal rayonnant de vie, de force et, disons-le mot, de beauté!

---

Laberge trouvera belle la charogne parce qu'il a su comment la regarder. Et c'est parce qu'il a su comment regarder la « Scouine » qu'il a pu arriver à faire croître, en ce livre et tout autour de lui, cette vie nouvelle, splendide, nous faisant oublier le reste.

Laberge n'est pas parfait, sans doute, mais il lui a été beaucoup pardonné parce qu'il a beaucoup aimé. Et c'est parce qu'il a vu de la beauté partout que je lui pardonne les laideurs qui se rencontrent, malheureusement, ça et là dans son livre.

Puisse Laberge en écrire un autre, et nous prouver que les « beautés » du pugilat, de la lutte et du rugby ne lui ont pas fait oublier celles de la prose, de la peinture ou de la sculpture.

Bibliographie: — La Scouine, 1918 (roman).

En préparation: — Quand chantait la cigale (tableaux champêtres). — La vagabonde du rêve (roman).

---

**J.-A. LAPOINTE**



## J.-A. LAPOINTE <sup>(1)</sup>

Ame douce et mélancolique,  
C'est, méprisant les embarras,  
Le type du poète gras  
Rimant pour calmer sa collique.

Comme nous l'apprend la chanson :

« Les habitants de Boucherville  
S'étaient fait faire un p'tit bateau »...

Ils n'en sont pas restés là, car, vers 1878, ils se sont aussi fait faire un gros poète. Tout petit qu'il fut, et tout gros qu'il est, le bateau et le poète ont, l'un et l'autre, avec modestie, mais avec persévérance, rempli leur tâche à la satisfaction de tous les habitants de Boucherville.

---

(1) Cette belle figure n'est plus, Lapointe est mort quelques semaines après la rédaction de ces pages. J'aurais eu scrupule à les passer ici, mais il a tant insisté pour que je publie ces caricatures, que je me suis fait un devoir de me rendre à ce désir de l'ami disparu.

---

J'ai connu peu de poètes qui se sont, comme Lapointe, autant moqué de la gloriole, et c'est l'un des rares, à mon avis, qui n'ont jamais couru au-devant d'un mot de louange ou d'une appréciation flatteuse. Il est vrai que cela l'eût singulièrement essoufflé.

Comme il ne s'est jamais mis en évidence, qu'il s'est contenté de travailler ses poèmes dans la solitude du cabinet, ne les tirant de ses cartons que pour se rendre au désir de ses collègues de l'Ecole Littéraire; comme, ours un peu mal léché, il n'eut de rapports intimes et étroits qu'avec lui-même, comme il a toujours vécu une existence hermétiquement intérieure, satisfait des seules voluptés que peuvent procurer le cisèlement d'un beau vers et l'édification d'une belle strophe, il devient presque impossible de connaître dans le détail les travers qui doivent nécessairement s'être logés dans cette formidable masse ambulante.

Donc, rien à dire, ou presque rien. Il s'est fait de l'art une conception à lui. C'est un égoïste qui écrit par dilettantisme. Il ne le

---

fait pas dans le but de voir, à l'étalage des libraires, la photographie de sa pensée poudrée et fardée, comme ces jeunes godelureaux fardés et poudrés qui aiment contempler l'image de leurs minaudeuses binettes dans la vitrine des photographes: aussi, comprend-il mal la critique. S'il lui plaît d'employer le terme impropre, n'allez pas chercher à le lui faire remplacer par un autre: il vous regardera d'un air qui se traduit avec justesse par un seul mot, ce seul mot pouvant se traduire lui-même de bien des façons dont la plus polie est peut-être: « Si vous n'êtes pas contents, lisez les vers de Jean Bruchési. »

Et c'est parce que c'est un dilettante doublé d'un ours mal léché, que Lapointe ne s'est jamais soucié de mettre en volume les quelques quatre ou cinq cents poèmes qui gonflent de ses cartons le ventre respectable. C'est à peine s'il a daigné, de temps à autre, glisser dans les colonnes de *La Presse*, par-ci, par-là, une pièce qu'il ne s'est même pas soucié de signer de son nom. Généralement,

---

---

ces pièces ont été suivies de deux initiales : v. g.. Les uns ont lu : Victor Gagnon ; d'autres : Vincent Gauthier ; d'autres : Virgile Gambetta. Personne n'y était. v. g., c'était : « vieux garçon », et vieux garçon, c'était simplement J. A. Lapointe.

Cet auteur, n'ayant donc presque rien publié, c'est dans l'anthologie des poètes canadiens et dans les Soirées de l'École Littéraire qu'on apprendra le mieux à le connaître. Et quand vous le connaîtrez, vous verrez que sa pensée offre peu de prise à la critique. Elle est simple, sans recherche, sans verbiage, et elle décrit simplement, sans recherche et sans verbiage, des objets simples, des sentiments simples, des visions simples.

Où d'autres échoueraient, il réussit à nous émouvoir avec ce qui pourrait paraître un fait divers en apparence anodin. Lisez, pour vous en convaincre, « La Grenouille » et la « Machine à Coudre », ou mieux, lisez cette pièce inédite qu'il m'a été donné de tirer de l'un de ses cartons :

**LA BROSSE A PLANCHER**

Alors qu'elle était ma voisine  
Et que, moi, j'étais son voisin,  
Je fus, un soir, dans sa cuisine,  
Histoire de causer un brin.  
Elle avait à la main sa brosse,  
Car c'était jour de grand barda:  
Voisine eut une peur atroce  
Et la brosse me regarda.

Je me sentis soudain timide  
Et le coeur fort bouleversé  
Devant cet enfant si candide,  
Que j'en restais scandalisé.  
« Entrez, Monsieur, dit la petite,  
Asseyez-vous sur le sofa... »  
J'entre toujours quand on m'invite.  
Mais la brosse se rebiffa.

Du temps et des choux nous causâmes  
Pour commencer, fort gauchement;  
Mais, petit à petit, nos âmes  
S'affermisssaient visiblement;  
Si bien que, sans effort extrême,  
Je lui dis soudain, comme ça,  
« Mademoiselle, je vous aime!... »  
La brosse à plancher grimaça.

La blonde enfant, un doigt aux lèvres,  
Eut un sourire si moqueur  
Que j'en devins brûlant de fièvre  
Et que ça m'en creva le coeur.  
Je n'aime pas qu'on me résiste:  
Ça me rend bête et tout baba,  
Sans compter que j'en deviens triste.  
La brosse à plancher regimba.

Comme le tigre, à la sourdine,  
Qui flaire un gibier jeune et frais,  
Je fis un bond vers ma voisine  
Avec l'intention, bien vrai...

---

—Oui l'intention qu'on suppose —  
Et qui fait d'un homme un forçat  
Quand avec sa voisine il ose!...  
Mais la brosse, alors, se fâcha.

J'en vis bien trente-six chandelles  
Et mon oeil en devint tout noir.  
La vilaine, je garde d'elle  
Tout ce qui n'est pas de l'espoir.  
Sur le front une énorme bosse  
Comme un champignon me poussa  
Vu que cette maudite brosse  
Entre elle et moi s'interposa.

Il m'est arrivé, d'aventure,  
D'être, très souvent, par hasard,  
D'une gentille créature  
Le voisin plus ou moins bavard;  
J'ai toujours mis de la prudence,  
Pour m'éviter des embarras,  
A ne pas lier connaissance  
Quand c'était soir de grand barda.

Chose assez bizarre, quand un homme est malingre et fluet comme Ferland, il en sort généralement une voix de tonneau ; lorsqu'il est grand et constant comme Lapointe, vous pouvez vous attendre à une petite voix timide et flûtée. La poésie elle-même s'en ressent : celle du petit homme aura une vigueur contrastant incroyablement avec l'individu, et celle du gros homme aura une douceur qui vous remplira d'étonnement.

---

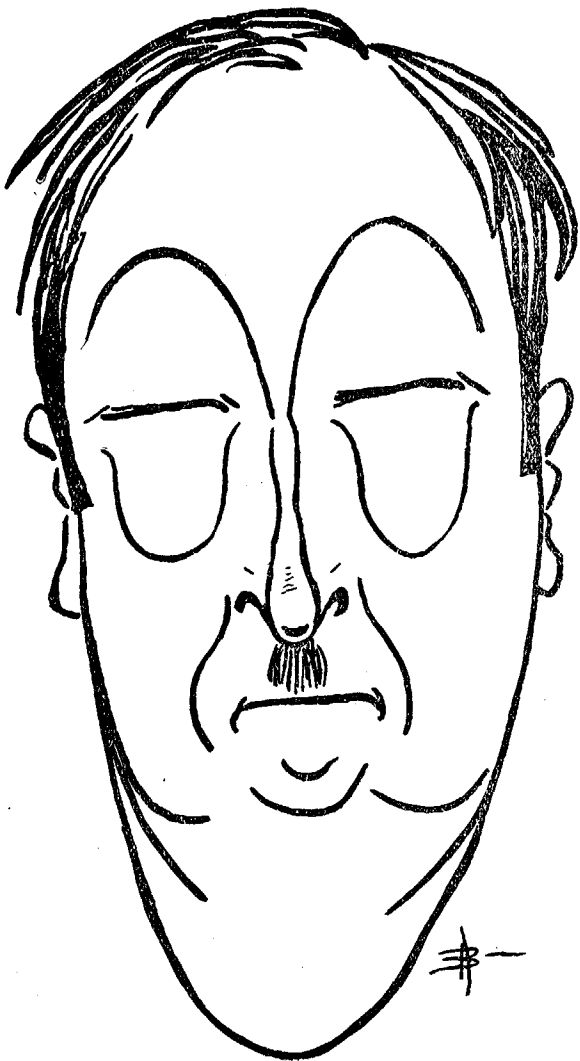
Bien plus, le premier choisira les sujets vastes comme la corpulence du second, et le second préférera les sujet menus et délicats, comme l'ossature du premier. Pour en mieux juger, lisez les pièces de Ferland, et passez ensuite à celles de Lapointe. Cela n'enlève le mérite ni à l'un ni à l'autre. Mais c'est bizarre tout de même.

Aussi, aimerais-je voir Lapointe aborder l'épopée ou quelque chose y ressemblant. Il me semble qu'il se montrerait sous un jour qui serait tout à son honneur. Et s'il veut m'en croire, il écrira douze chants sur « La Découverte de l'Amérique », La Seconde Bataille des Plaines d'Abraham », ou « L'Invasion de la Province de Québec par les Irlandais ».

Bibliographie: — Contribution aux « Soirées de l'École Littéraire », 1925.

---

**LIONEL-E. LEVEILLE**



## LIONEL-E. LEVEILLE

Grattez un peu cet optimiste  
Au verbe calme et larmoyant.  
Grattez, s'il le faut, jusqu'au sang:  
Vous y trouverez le fumiste.

J'ai été d'une grande perplexité pour commencer cette étude: devais-je l'intituler: « Englebert Gallèze » ou « Lionel-E. Léveillé »? Comme bien peu le savent, ces deux noms se greffent sur la même boîte crânienne et bien que les livres signés par Englebert Gallèze soient fort différents par le fond et la forme de celui que Lionel-E. Léveillé a signé, il n'en reste pas moins vrai qu'ils ont absolument la même paternité, si vraiment l'on puisse jurer de la paternité de quelqu'un ou de quelque chose.

Léveillé me rappelle Homère par ce fait que sept villes se disputent sa naissance éga-

---

lement. Il paraît être né à St-Gabriel de Brandon vers l'an 1875, mais il n'y a rien de certain à cet égard puisque Rawdon, St-Barthélemi, Joliette, St-Michel des Saints, St-Cuthbert et Cabane-Ronde se chamailent à son sujet. Si Joliette ne l'a pas vu naître physiquement, elle s'en console du fait qu'elle lui a donné sa vie intellectuelle, car c'est au collège de cette ville que Léveillé a fait ses humanités.

Ses aptitudes pour la poésie se sont d'abord fait voir sous la forme d'une paresse cérébrale très marquée avec forte tendance à la rêverie, et son professeur de grammaire française — chose étonnante et qu'on ne soupçonnerait pas : il eut un professeur de grammaire française — s'aperçut très tôt que le jeune Léveillé avait beaucoup plus d'aptitudes à retenir les exemples lorsqu'ils étaient en vers. Il s'ouvrit de ce phénomène au Père Supérieur et comme ce dernier avait un peu la bosse de la prophétie, il proclama que cet élève fainéant, nonchalant, indolent et lent ferait un jour la gloire et

---

le renom de la ville chère aux Clercs de St-Viateur.

La prophétie s'est réalisée et Léveillé passe à bon droit aujourd'hui pour être le prince des poètes de la région de Joliette comme Doucet l'est pour la région de Québec.

La poésie de Léveillé est rustique comme le pays qui l'a vu naître; là, pas de pics abrupts lançant audacieusement leurs cimes au-delà des nuages, pas de fleuve géant ou de forêts impénétrables; mais de petits cours d'eau arrosant limpidelement des vallons plus ou moins sablonneux, déambulant parfois de petites collines avec des bruits de lyre ou des chants de brise; les bouleaux et les peupliers y sont petits; les rochers y sont petits, et lorsque la tempête y passe, elle se fait, elle aussi, petite et menue afin de ne pas contraster avec les endroits qu'elle parcourt. C'est bien là la poésie de Léveillé et cette poésie, lors même que l'auteur n'y songe pas, est faite du terroir, de ce bon terroir qui caractérise ce pays fait pour ren-

---

---

dre heureux et simples les gens simples et heureux qui l'habitent.

Est-ce à dire que la poésie de Lèveillé manque de sublime? Je vous avouerai que je ne crois pas au sublime: en général, c'est du snobisme et les exemples de sublime que l'on m'a fournis quand j'étais en Belles-Lettres ne me paraissaient l'être que dans la croyance de mon professeur à la parole de son professeur à lui. D'ailleurs, il y a diverses manières d'arriver au sublime. Les membres de l'Ecole Littéraire, — pour ne pas citer, en dehors de l'Ecole, de multiples noms qui en seraient sans doute des exemples encore mieux appropriés, — les membres de l'Ecole Littéraire, dis-je, l'ont démontré avec une évidence généralement plutôt convaincante; ainsi Charbonneau a le sublime de l'ineffable, Ferland a le sublime de la détermination, Doucet a le sublime du verbiage, Baker a le sublime de l'incohérence; il se pourrait donc fort bien que Lèveillé eût le sublime de l'insignifiance. Mais cela importe peu,

---

Ce qui importe davantage, c'est que Lèveillé est d'une lecture simple, attendrissante, évocatrice quelquefois, ce qui fait qu'il aura toujours l'estime des bonnes grand-mamans et des petites pensionnaires. Or je n'irais pas jurer que l'estime de nos critiques en robe de chambre comme en plastron et manchettes, vaille mieux que celle de ces fillettes et de ces vieillardes.

On en conçoit que Paul Morin et Lionel Lèveillé sont, comme qui dirait, éléphant et rhinocéros; ils se regardent avec des yeux qui se disent Zut! les uns aux autres. C'est qu'ils sont l'antithèse l'un de l'autre: Morin reprochera toujours à Lèveillé d'avoir une poésie trop simple et trop facile à comprendre, et Lèveillé de son côté reprochera toujours à Morin d'avoir, pour faire des vers incompréhensibles, des mots encore plus incompréhensibles. Et il le lui a dit, d'abord dans sa pièce intitulée: Heureux les Simples:

---

J'écris pour les petits et les humbles: j'écris  
Pour ceux-là seuls qui n'ont, dans leur enfance, appris  
Que dans le livre ouvert de la grande nature:  
C'est par ceux-là surtout que toute gloire dure.

N'est-ce pas lui d'ailleurs qui lançait cet  
épigramme aux membres du jury du Prix  
David:

Arbitres sots, mettez Morin au premier rang  
Et jugez-le bien haut comme un saint dans sa niche:  
Ce sont mes vers à moi que le peuple comprend:  
Il ne lira jamais ceux de votre fétiche.

Et c'est parce qu'il aime sa manière d'écrire et d'arriver à l'âme des humbles qu'il a dit quelque part dans une de ses pièces — je cite de mémoire—:

Je hais ces sots avec tous leurs grands mots sonores  
Dont les critiques fats dans les journaux s'honorent.

Le genre de Lèveillé consiste à exprimer comme ils lui viennent des impressions, des émotions et des sentiments que tout le monde peut ressentir. Vous le pouvez voir facilement par ces deux vers de son « Chemin de la Croix »:

Comme j'avais très chaud et que c'était dimanche,  
Je m'épongeai le front du revers de ma manche.

De là à la paraphrase, il n'y a sûrement qu'un pas, et ce pas Léveillé l'a franchi avec une aisance capable d'en rendre jaloux Alfred Desrochers lui-même. C'est ainsi qu'il a paraphrasé, généralement d'une façon ingénieuse et assez souvent savoureuse, presque tous nos chants populaires, dans tous les cas le meilleur de notre Folklore, et je suis certain que vous lirez avec infiniment de plaisir cette paraphrase de « Pompons-la gaiement » que Léveillé se propose comme pièce liminaire de son volume en préparation : « Croasse, Corneille, croasse. »

### POMPONS-LA GAIEMENT!

La vie est pleine d'amertume  
Et pleine aussi d'emmiellement;  
Que de puanteurs on y hume,  
De mauvais tabac on y fume  
                  Constamment!

La vie est pleine d'amertume;  
Pompons-la gaiement.

Lorsque notre pipe se bouche,  
C'est d'être bourrée ardemment;  
N'en prenons pas un air farouche,  
Mais tirons-la de notre bouche  
                  Doucement!

Si donc notre pipe se bouche  
Pompons-la gaiement.

Ici-bas, tout lasse et tout casse;  
 Le sort le veut évidemment.  
 Or la bouteille, quoiqu'on fasse.  
 Quand on la choque, se fracasse  
 Aisément.  
 Avant donc qu'elle ne se casse  
 Pompons-la gaiement.

S'il a gagné de la galette  
 L'ami que nous estimons tant,  
 C'est qu'il serait beaucoup moins bête  
 Que vous-mêmes tous vous ne l'êtes  
 Sûrement.  
 S'il a gagné de la galette  
 Pompons-le gaiement.

Si nous avons du sens pratique  
 Avec un bon tempérament,  
 Lançons-nous dans la politique  
 Appuyant le gouvernement  
 Du moment.  
 Puis, grâce à notre sens pratique:  
 Pompons-le gaiement.

Avocat, médecin, notaire,  
 Soyons charlatans savamment:  
 Tout client plumé doit se taire  
 Quand on le plume adroitement  
 Et... dûment!  
 Avocat, médecin, notaire,  
 Plumons-le gaiement.

Bibliographie: — Les chemins de l'âme, 1910; — La  
 claire fontaine, 1913; — Chante, rossignol, chante, 1925;  
 — Contribution aux Soirées de l'Ecole Littéraire, 1925; —  
 Vers la Lumière, 1931.

En préparation: — Divagation sur nos Lettres (poésies); Le roman d'un vieil homme riche (prose).

**UBALD PAQUIN**



## UBALD PAQUIN

Je le revois dans sa boutique:  
Le vrai portrait d'Aaronson  
Avec sa face hirsute, et son  
Je ne sais quoi de sémitique.

Chaque race a son caractère bien défini, qui la distingue de toutes les autres. Cependant, pris séparément, des individus d'une même race peuvent, par certaines caractéristiques, se rattacher à une autre race quelquefois assez éloignée. J'ai pu le constater en observant les membres de l'École Littéraire. Dans l'ensemble, tous des Canadiens français. Individuellement, quelle variété de races ils constituent! Ainsi, Desaulniers est un Grec; Charbonneau est un Norvégien; Laberge est un gentleman anglais; Baker est un Italien; Ferland a tout le type de l'Espagnol; Doucet n'est rien moins

---

qu'un Turc; Comte, au physique comme au moral, est un Allemand plus ou moins mal léché; chez Lèveillé, on reconnaît le Normand; Dumont n'est autre qu'un Ecossais; Dreux a tout plein le physique et le tempérament de l'Arabe, et Boisjoly ceux du Japonais. Quant à Paquin, c'est un Juif. Et personne ne me contredira, surtout si l'on a eu l'occasion d'admirer le Paquin débrailé, plus ou moins crasseux, coiffé de son inséparable calotte, se hâtant avec une lenteur désespérante à servir les rares pratiques qui venaient contempler l'aspect hétéroclite de sa légendaire boutique de la rue St-Denis, « Au Bouquin ». J'ajoute immédiatement que Paquin me fait penser, non au Juif rapace tel que l'ont dépeint en France, La Bruyère et Drumont, et, chez-nous, monsieur Joseph Bégin, mais plutôt tel que, dans mon jeune âge, je me représentais l'enfant prodigue de la parabole biblique.

Paquin (Ubold pour les dames) est certainement le type le plus complexe de l'Ecole Littéraire. Doucet lui-même est de

---

l'eau de roche à côté de lui. Rarement j'ai vu un physique si bien aller comme cadre au moral, tellement que, lire Paquin, c'est le voir : mal rasé, mal fichu, déambulant sous son inséparable calotte, et, voir Paquin, c'est lire « Jules Faubert », « Le Lutteur » ou « La Mystérieuse Inconnue ».

Si Paquin devient un jour célèbre — et la chose serait fort possible si seulement il voulait s'en donner la peine — son biographe sera en présence de la vie la plus cocasse à décrire. Des événements d'une bizarrerie incroyable ont marqué ses premières années. Ainsi, pour n'en citer qu'un, à l'âge de trois ans, il lui arriva d'avaler une suce, au grand désespoir de son frère cadet qui la lui avait prêtée. Cet objet ne fut retrouvé que cinq ans plus tard, logé dans l'appendice où il s'était conservé comme dans un bain de parafine. Honnête par tempérament, Paquin s'empressa de la remettre à son frère. Il est vrai qu'il ne s'agissait que d'une suce. Mais laissons au futur biographe la tâche

---

herculéenne de s'étendre sur tous ces événements.

L'époque tourmentée que constitua chez nous le terrorisme de la conscription faillit faire de Paquin un héros. C'est alors que, en fouillant dans un coin du cerveau qu'abrite son inséparable calotte, Paquin fit la découverte en lui d'un formidable talent oratoire. Il s'essaya immédiatement devant un groupe d'étudiants, et il fut porté en triomphe. Comme il est petit de taille, il se compara tout naturellement, *in petto*, à cet autre petit grand homme que fut Thiers. Le malheur voulut que la guerre finie trop tôt pour lui. Paquin rentra dans l'ombre.

Il songea, pendant quelque temps, à la politique. « Diable », se disait-il, au souvenir de ses récents triomphes, « je suis pourtant né pour être quelque chose ! » La campagne électorale de 1921 battait son plein, et Paquin choisit crânement comme adversaire celui qu'il considérait, à juste titre, comme son plus redoutable rival sur un husting. Il se présenta donc dans St-Jacques,

---

contre Fernand Rinfret. Pour dire vrai, il obtint un succès boeuf. Chacune de ses assemblées donnait lieu à des scènes d'enthousiasme comme on n'en voit de nos jours qu'aux assemblées du notaire Barrette. Rinfret fut élu avec plusieurs milliers de voix de majorité, car c'est ainsi que ça se passe dans chaque lutte électorale : on réserve les applaudissements à l'un des candidats et les votes à l'autre, ce qui permet au candidat malheureux de dire qu'il a subi une honorable défaite. N'empêche que c'est dans cette aventure que Paquin trouva sa voie. St-Jacques fut son chemin de Dumas. « Il n'y a qu'un pas », m'avait-il dit un jour, « entre l'orateur et le romancier. Je suis orateur, donc je serai romancier. » Et Paquin s'est fait romancier.

Il faut avouer que Paquin possède tout ce qu'il faut à un romancier : un cerveau en ébullition, qu'il garde toujours bien chaud sous son inséparable calotte ; une sensibilité factice qui fait que tout le laisse froid hors les scènes que lui présente son imagination ;

---

une capacité de délayage de phrases qui n'a d'égal que son verbiage oratoire; un souci constant de pages à remplir que ne vient jamais troubler le remords des mauvais traitements infligés d'une part à la langue, et, de l'autre, à la vraisemblance; enfin, un fonds de psychologie innée que n'ont gâté ni l'étude des systèmes philosophiques, ni l'analyse des coeurs. Avec tant de hautes qualités, qui ne serait pas le romancier à la vogue? . . .

« Moi », disait-il à son ami Dreux, « j'écris avec la même facilité que toi tu te reposes ». Et ce n'est pas peu dire . . .

S'il n'a pas le souci de la forme littéraire ou de la disposition logique, Paquin a celui des phrases lapidaires. Il y excelle à la manière de Henri Conscience ou de Ponsou du Terrail. Il n'est pas sans ignorer, d'ailleurs, que c'est en cela que se distingue tout romancier qui se respecte. Et ces phrases lapidaires, il en a à propos de tout encore plus qu'à propos de rien. On en trouve par centaines dans chacun de ses romans, et

---

je me permets d'en citer quelques-unes au hasard. Ainsi, lisons-nous page 37 de son « Jules Faubert », (édition introuvable) : « Mieux vaut s'abrutir seul que s'embêter à deux. » Et page 18 de la « Cité dans les Fers », (Edition Garand, bien entendu, mais non garantie) : « La preuve qu'il n'y a pas de feu sans fumée, c'est que les pluies incessantes changent les rivières en torrents. » Et page 22, 2ième colonne, 2ième ligne, de son « Mort qu'on Venge » : « Se relever, c'est beau! c'est grand! c'est noble! Seulement, la condition essentielle pour se relever c'est d'abord de tomber ». Et page 9 de sa « Digue Dorée » : « La politique est exactement comme le journalisme: celui-ci mène à tout pourvu qu'on en sorte, celle-là ne mène à rien pourvu qu'on y entre. » Et page 21 de son « Lutteur » : « L'amour est le petit cor au pied du coeur: c'est ce qui explique que ça soit si douloureux quand on nous y marche dessus. » Et page 11 de ses « Caprices du coeur » : En ménage, c'est quand le mari s'obstine à faire la chaussée

---

que la femme se résigne à faire le trottoir. » Et page 18, de son « Massacre dans le Temple » : « Le repentir est à l'âme souillée ce qu'aux mains sales est le sapolia. » Et page 36 de sa « Mystérieuse Inconnue » : « Si la femme savait se tisser une toile, elle serait la plus parfaite des araignées. » Enfin, ce que je considère le chef-d'oeuvre du genre, page 47 de son « Mirage » : « C'est parce que toute cloche a deux sons, que toute tête a deux oreilles. »

Je pourrais continuer ainsi pendant des pages, mais cette substance moelleuse finit par être indigeste, et Dieu me garde de faire comme Paquin et d'en fatiguer mon lecteur.

Paquin se repose d'un roman en en travaillant un autre, ce qui fait qu'il en mène généralement cinq ou six de front. Si je suis bien informé, il lancera, tout prochainement, dans le public : « Le soliste de Mir-liton », « La mangeuse de sucre d'orge », « A la recherche d'une puce », « Le brasier ininflammable », un grand roman histori-

---

que en quatre volumes: « La première famille huronne au Canada », et, « La mort du minou de ma cousine ». Ce dernier roman est dans le genre de ceux de Curwood.

« J'ai ma manière à moi d'écrire un roman », me disait un jour confidentiellement Paquin. « Je commence toujours par me faire un canevas, le plus court possible. Quelquefois, il n'a rien à faire avec le roman, mais ça importe peu, du moment que j'ai commencé, tout va bien, et je suis certain d'arriver à la fin. Ainsi, voici le canevas sur lequel j'ai basé « La Mystérieuse Inconnue »: Pétronille — je prend n'importe quel nom pour commencer, le premier qui vient — est une petite bergère qui garde les oies chez un cultivateur de l'Île d'Orléans. Elle est d'humble condition mais de suprême beauté. C'est une enfant qui a été trouvée évanouie sur la grève le lendemain du naufrage de l'Empress of Ireland. Elle a grandi, élevée par une vieille fille du voisinage et, à la mort de celle-ci, le cultivateur en question l'a employée pour gar-

---

der ses oies. Un jour que, tout en surveillant son petit troupeau, elle se distrait à lire les poèmes de Jean Bruchési, elle s'aperçut soudain que Biscornette, son oie favorite, — les petites bergères ont toujours leur oie favorite, — s'était laissée entourer par la marée, et que la vague allait bientôt envahir le sommet de la roche où elle s'était réfugiée. A ses cris désespérés, Procule, jeune peintre en train de faire, à quelque pas de là, le croquis des chutes Montmorency, laissa là palette et pinceaux et accourut en toute hâte. Il comprit vite la situation : la jeune fille, divine dans sa beauté, tendant les bras vers Biscornette, et Biscornette, tendant vers le rivage un cou désespéré. Procule est un héros. Il n'hésite pas et se lance, tête première, dans l'eau bouillonnante. Malgré la fureur des éléments, il a pu atteindre la roche. Le voilà qui enserme Biscornette sous son bras droit et, de son bras gauche — Procule est gaucher — il fait des efforts désespérés pour atteindre le rivage. Ses forces s'épuisent. Cunégonde, — je veux

---

dire Pétronille, c'est la même chose, — comprend le danger et pour Biscornette et pour son sauveteur. Elle fait son sacrifice; elle s'élançe à son tour dans l'onde amère. Elle rejoint le jeune homme. Ils s'enlacent, mais l'émotion est trop forte, ils sont engloutis par la vague. Une demi-heure plus tard, d'un yacht américain, on aperçut Biscornette flottant allègrement sur la vague. On vint la chercher croyant avoir affaire à un goéland blessé. On reconnut bientôt en ce goéland une oie grassouillette dont s'empara le cuisinier, et Biscornette, ce jour-là le plat de résistance, fut déclarée tendre et délicateuse. »

Paquin me regarda dans les yeux, puis, ravi de mon air ahuri, reprit: « Et voilà! C'est avec ce simple canevas, fort bien imaginé d'ailleurs, comme vous pouvez le constater, que j'ai écrit tout d'une pièce « Le Mort qu'on venge ». « Mais », repris-je, « vous m'aviez dit: « La Mystérieuse Inconnue »! Et lui, avec son implacable sourire: « Oh! ça n'a pas d'importance, c'est ce

---

même canevas qui m'a servi pour tous mes romans. »

Bibliographie: — Jules Faubert, roman, 1922. — La Cité dans les Fers, roman, 1925. — Contribution aux Soirées de l'École Littéraire, 1925. — Romans parus dans la collection du "Roman Canadien": Le Mort qu'on Venge. — La Digue Dorée. — Le Lutteur. — Les Caprices du Coeur. — Le Massacre dans le Temple. — La mystérieuse inconnue. — Le Mirage.

---

## Table des Matières

---

Jean Charbonneau .....	7
W.-A. Baker .....	19
Germain Beaulieu .....	29
Albert Boisjoly .....	39
Gustave Comte .....	49
Gonzalve Desaulniers .....	59
Louis-Joseph Doucet .....	71
Albert Dreux .....	81
Geo.-A. Dumont .....	91
Albert Ferland .....	101
Albert Laberge .....	113
J.-A. Lapointe .....	123
Lionel-E. Léveillé .....	133
Ubald Paquin .....	143

# ERRATA

			Au lieu de	lisez
Page	13,	8ième ligne	la plus belle	belle
"	14,	24 "	Beaudelaire	Baudelaire
"	22,	5 "	perdit	perdit
"	22,	5 "	ses	ces
"	23,	8 "	principes	principales
"	24,	5 "	électiques	éclectique
"	25,	8 "	inframoléculaire	inframoléculaires
"	27,	3ième strophe, 2ième ligne	fermé	ferme
"	27,	22ième ligne	pécus	pecus
"	36,	4 "	.	,
"	36,	11 "	puis	puisse
"	88,	21 "	atrophiés	atrophiiées
"	94,	17 "	Saint	saint
"	95,	6 "	les	ses
"	96,	24 "	du	au
"	105,	24 "	élogieuse	élogieuses
"	108,	14 "	honneur	honneurs
"	112,	1 "	Graud	Crapaud
"	117,	23 "	moindre	moindres
"	120,	5 "	voit	voie
"	127,	19 "	quelques	quelque
"	130,	24 "	constant	costaud
"	138,	22 "	incohérence	incohérence
"	152,	4 "	sapolia	sapolio

ACHEVÉ D'IMPRIMER  
LE  
DIX-NEUF DÉCEMBRE  
MIL NEUF CENT TRENTE-ET-UN  
POUR LES  
EDITIONS ALBERT LEVESQUE  
PAR  
« LA PAROLE », Ltée,  
DRUMMONDVILLE